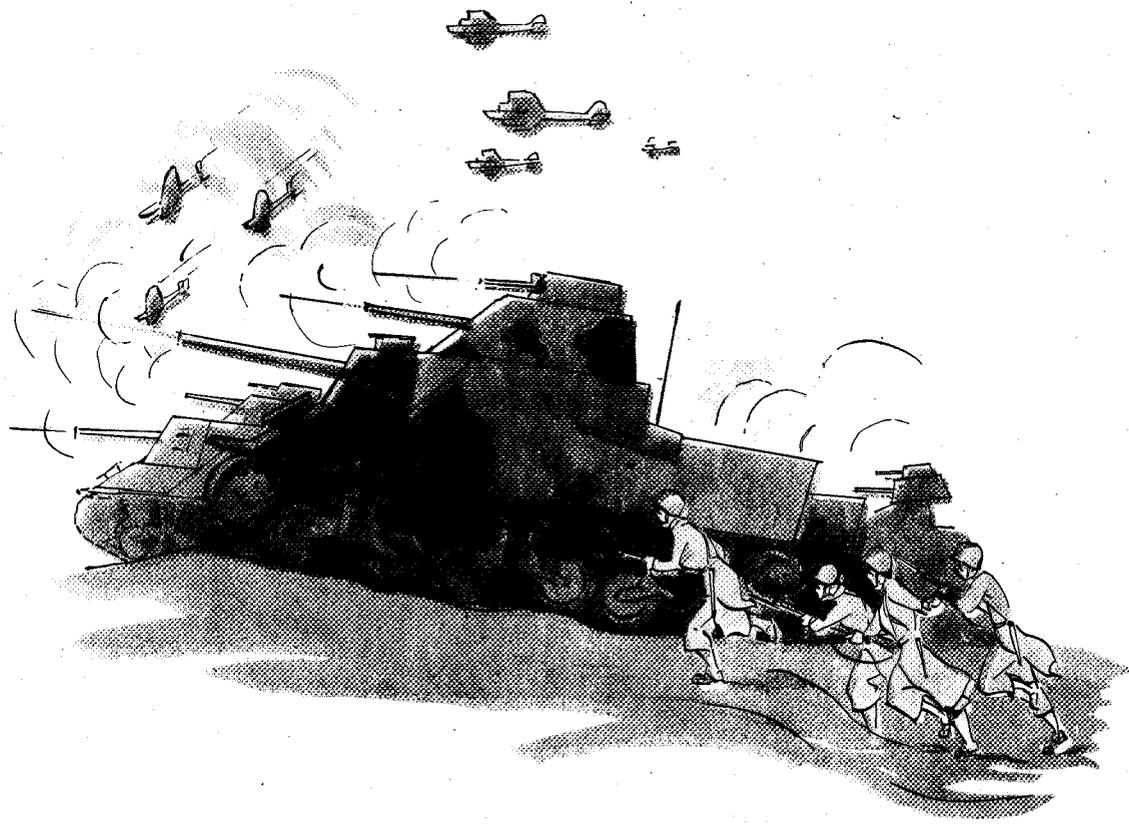


# De l'A.O.F. aux bords du Rhin

Juillet 1943 - Janvier 1945

953491  
no 254  
933237

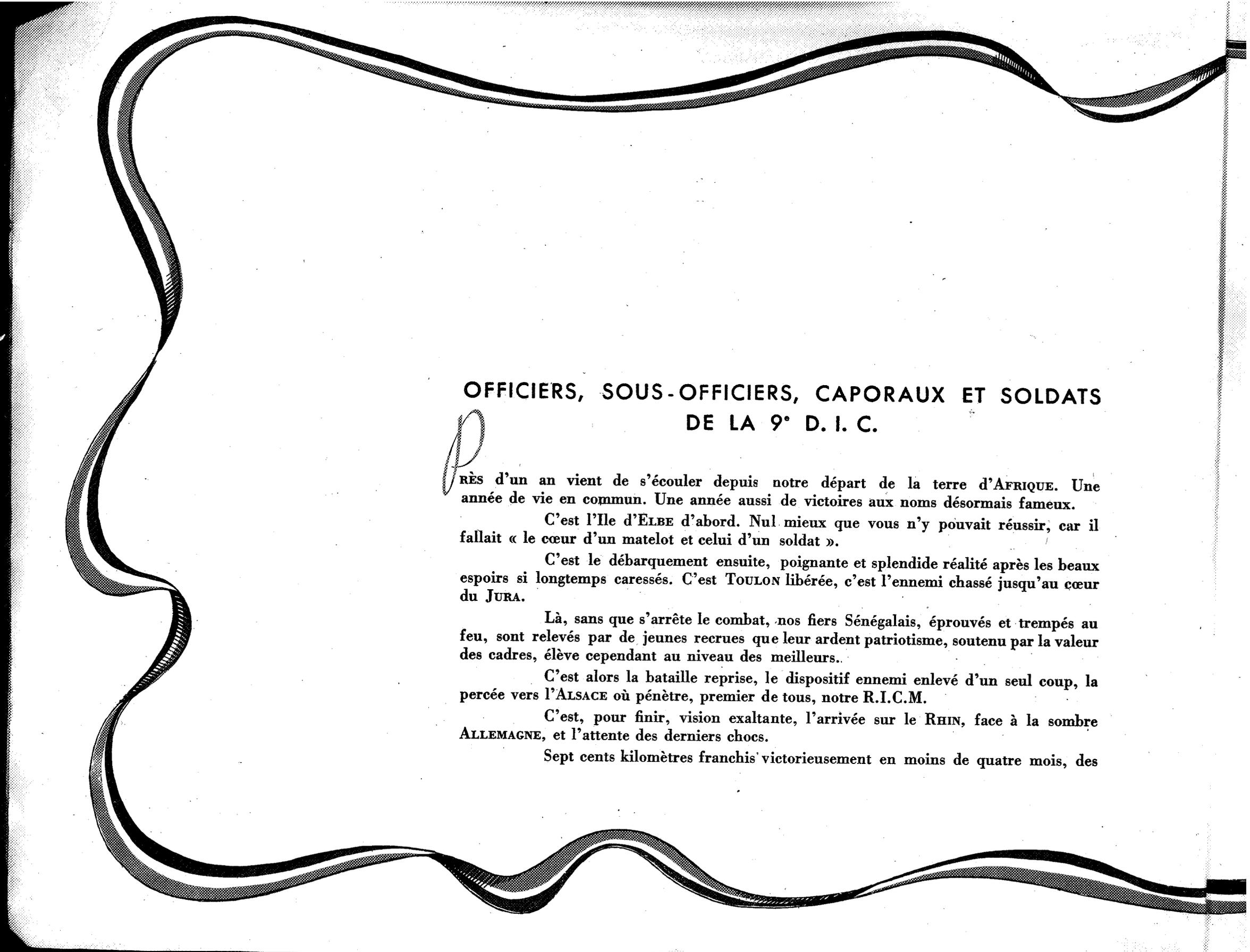
9<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale





I

Ordre Général N° 54 du Général  
de Division P. Magnan à la 9° D. I. C.



OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS  
DE LA 9° D. I. C.

**P**RÈS d'un an vient de s'écouler depuis notre départ de la terre d'AFRIQUE. Une année de vie en commun. Une année aussi de victoires aux noms désormais fameux.

C'est l'île d'ELBE d'abord. Nul mieux que vous n'y pouvait réussir, car il fallait « le cœur d'un matelot et celui d'un soldat ».

C'est le débarquement ensuite, poignante et splendide réalité après les beaux espoirs si longtemps caressés. C'est TOULON libérée, c'est l'ennemi chassé jusqu'au cœur du JURA.

Là, sans que s'arrête le combat, nos fiers Sénégalais, éprouvés et trempés au feu, sont relevés par de jeunes recrues que leur ardent patriotisme, soutenu par la valeur des cadres, élève cependant au niveau des meilleurs.

C'est alors la bataille reprise, le dispositif ennemi enlevé d'un seul coup, la percée vers l'ALSACE où pénètre, premier de tous, notre R.I.C.M.

C'est, pour finir, vision exaltante, l'arrivée sur le RHIN, face à la sombre ALLEMAGNE, et l'attente des derniers chocs.

Sept cents kilomètres franchis victorieusement en moins de quatre mois, des



divisions entières et des organisations puissantes anéanties, onze mille prisonniers et un matériel important tombés entre nos mains, telle est la part de la 9<sup>e</sup> D.I.C., votre part, dans la libération de la Patrie.

Ces succès, c'est au courage de tous et à l'expérience des cadres que nous les devons. Nous les devons, en même temps, à cet esprit qui fait de la 9<sup>e</sup> D.I.C. une seule et même équipe, unie par les sentiments communs de confiance réciproque, de goût du risque et de l'effort, traditionnel chez les coloniaux, de foi brûlante, enfin, en la victoire.

Unie également, et le plus solidement peut-être, par ce que d'aucuns appellent notre particularisme, mais qui est seulement l'orgueil de notre belle arme, de la vieille Infanterie de Marine d'autrefois, à la « Coloniale » d'aujourd'hui.

Dans cette équipe, des vides se sont creusés. Nombreuses, les tombes jalonnent la route parcourue. Je salue ici nos morts, dont la pensée, restée vivante, suivra et soutiendra jusqu'au bout nos efforts.

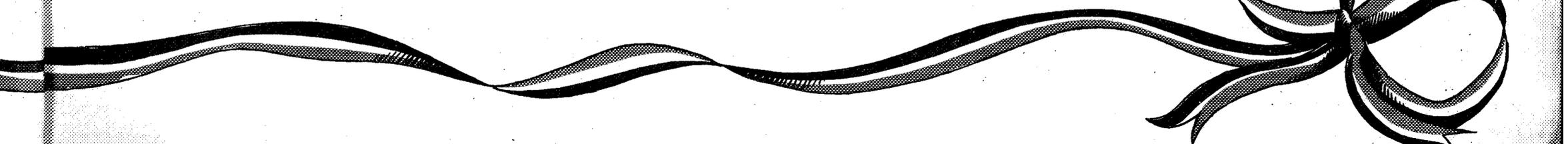
#### OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS

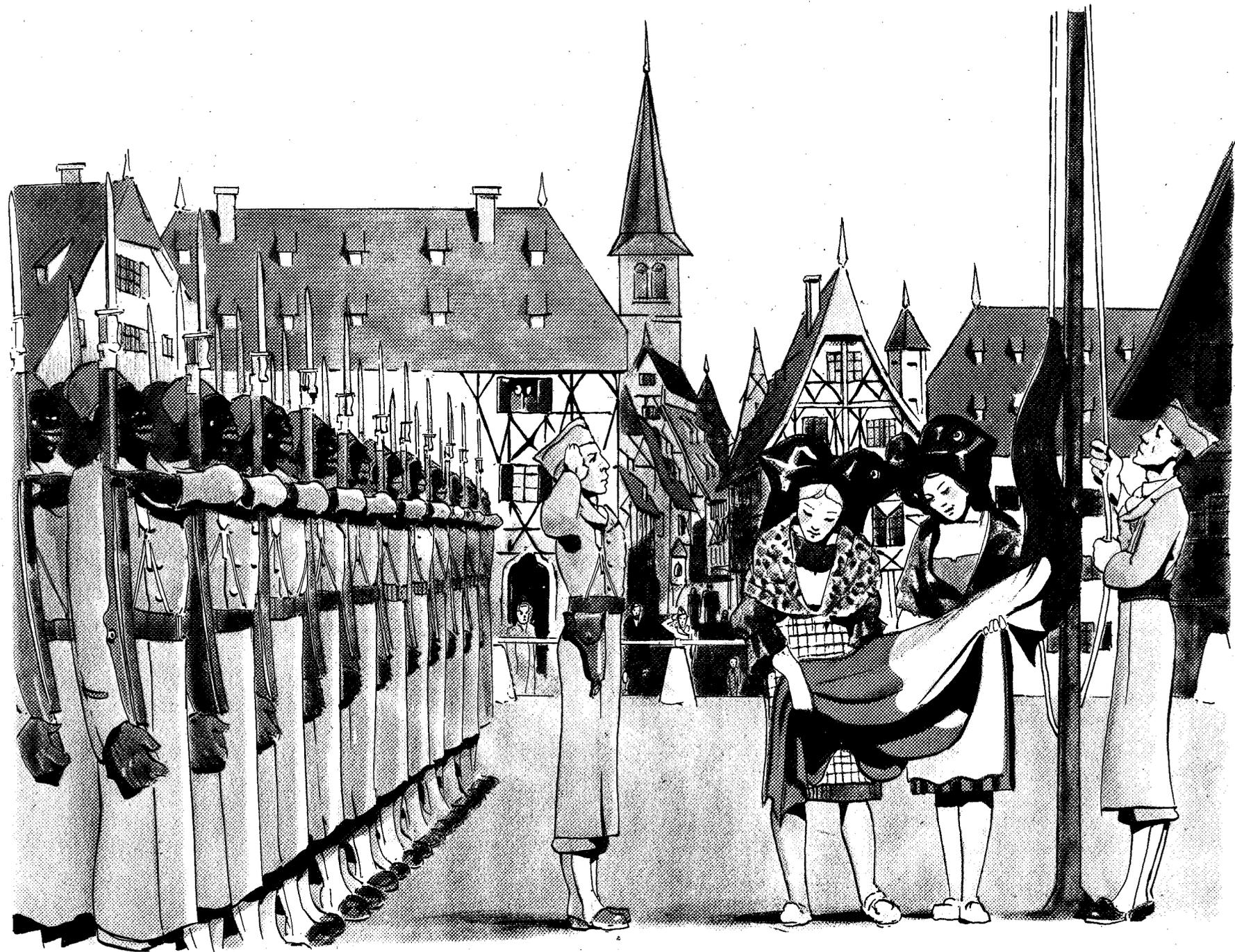
C'est fiers d'un illustre passé, riche en hauts faits de nos anciens, fiers aussi du passé tout récent dont vous avez écrit la page glorieuse, que vous regarderez maintenant l'avenir le front haut.

Quel qu'il soit, où qu'il vous conduise, des bords du RHIN à ceux du lointain PACIFIQUE, en ALLEMAGNE ou en EXTRÊME-ORIENT, partout et toujours vous vaincrez, demain comme aujourd'hui, sous le signe de L'ANCRE !

*P. c. le 26 décembre 1944.*  
Le Général de Division P. MAGNAN.  
Commandant la 9<sup>e</sup> D. I. C.

*P. Magnan*





II

Journal de Marche de la 9<sup>e</sup> D.I.C. en opérations

LA 9<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale a été créée le 15 juillet 1943, en Afrique du Nord, avec des unités coloniales venues de l'Afrique Occidentale Française ou qui tenaient garnison au Maroc et en Algérie. De nombreux évadés de France ayant gagné l'Afrique du Nord par l'Espagne vinrent grossir ces unités. A l'époque, la 9<sup>e</sup> D.I.C. était en majeure partie composée d'indigènes venus de tous les territoires de l'A.O.F. Elle comprenait :

- Le 4<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais (4<sup>e</sup> R.T.S.) ;
- Le 6<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais (6<sup>e</sup> R.T.S.) ;
- Le 13<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais (13<sup>e</sup> R.T.S.) ;
- Le Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc (R.I.C.M.), Régiment de reconnaissance de la Division ;
- Le Régiment d'Artillerie Coloniale du Maroc (R.A.C.M.).

A ces unités s'ajoutaient un groupe des Forces Terrestres Antiaériennes, le Génie et le Train Divisionnaire, les services de l'Intendance et de la Santé, enfin les Transmissions.

Transportée en Corse, la Division, sous les ordres du Général MAGNAN, s'empare en quatre jours de l'île d'Elbe, du 17 au 20 juin. Elle s'embarque ensuite à Ajaccio les 16 et 17 août, arrive le 18 en vue des côtes de France et commence à débarquer le même jour dans la baie de Cavalaire.

Le 20 août, les premiers éléments mis à terre, ceux du 6<sup>e</sup> R.T.S. et du R.I.C.M., renforcés par un groupe de Commandos et un groupement de chars, s'engagent en direction de Toulon.

Le 21 août, Solliès-Ville, le Coudon et la Farlède sont occupés. Le 22, la bataille se poursuit avec violence pour la possession de La Valette où l'ennemi, solidement retranché, oppose une résistance opiniâtre. La Valette est cependant prise le lendemain et des éléments du R.I.C.M. poussent sur Toulon. Le 24, la ville est attaquée à l'Est par le Groupement du 6<sup>e</sup> R.T.S. et les chars. Le fort d'Artigues fait l'objet d'une âpre lutte. L'artillerie s'approche à quelques centaines de mètres du fort et ouvre des brèches si importantes qu'elles précipitent la reddition. Au Nord et à l'Ouest, le 4<sup>e</sup> R.T.S., après avoir relevé les unités de la 3<sup>e</sup> D.I.N.A., attaque à son tour par le quartier Valboudain et les Arènes.

C'est dans les forts que la défense s'incruste. Ceux de Sainte-Catherine et de Lamalgue tombent les premiers, le 25 août. A ce dernier fort, après un pilonnage sévère de l'A.D., le III<sup>e</sup> Bataillon du 4<sup>e</sup> R.T.S. put faire plusieurs centaines de prisonniers sans essuyer de pertes. Le fort de Malbousquet cède le 26 après une défense acharnée. Des combats de rue livrent peu à peu l'Arsenal et le centre de la ville. Les résistances doivent être réduites une à une à La Mitre dans le quartier du Mourrillon, et à Saint-Mandrier. Le 26 août, les points d'appui de La Mitre, le fort de Six-Fours et les ouvrages de la presqu'île de Sicie se rendent successivement. Le lendemain, c'est le tour de la presqu'île de Saint-Mandrier, qui tombe écrasée par les feux puissants de l'A.D. renforcée par un groupement lourd américain, par les « Bombings » et les tirs des vaisseaux de guerre. Sa chute achève la conquête de Toulon. La veille, la Division défilait en pleine ville, en présence des Ministres de la Guerre et de la Marine et du Général d'Armée de LATTRE DE TASSIGNY, commandant l'Armée Française.

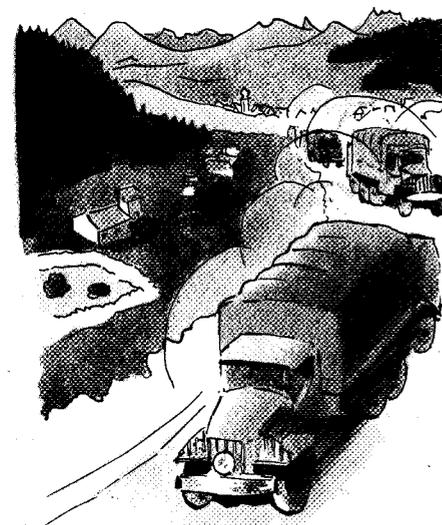
Au cours de ces premières opérations sur le sol de France, dix mille prisonniers et un matériel important sont capturés par la Division. Le nombre des ennemis tués dépasse un millier.

A peine regroupée, la Division reprend sa marche en avant. Un premier bond la porte dans la région de Voiron. Elle doit continuer vers Pontarlier et le Lomont, mais les mouvements sont retardés, parfois même arrêtés par le manque d'essence. Les unités les plus avancées du R.I.C.M., auquel est venu se joindre le Régiment Colonial de Chasseurs de Chars, ont déjà repris le contact de l'ennemi dans le Doubs que l'Infanterie, échelonnée de la région de Bourg à celle de Voiron, en est parfois réduite à poursuivre à pied ses déplacements.

C'est seulement le 25 et le 26 septembre que les derniers éléments rejoignent le gros dans la boucle du Doubs où le manque d'essence et de munitions avait empêché de forcer la résistance de l'ennemi.

La situation se stabilise. Le 27 septembre, la Division étend son front et prend à son compte le secteur tenu à sa droite par la 3<sup>e</sup> D.I.N.A. jusqu'à la frontière suisse. Elle est renforcée par deux bataillons de F.F.I., le bataillon de la Grande-Chartreuse, remplacé plus tard par le bataillon de Franche-Comté et le bataillon de Cluny.

La vie de la Division devient alors celle d'une grande unité en secteur : opérations locales, actions de patrouilles, duels d'artillerie, tirs de harcèlement de part et d'autre. La saison s'avance. Le froid et la pluie rendent inéluctable le remplacement des Sénégalais. Or, la relève et la mise en réserve d'une grande unité, qu'exigerait normalement cette transformation, est un luxe que l'Armée Française ne peut se permettre. C'est donc sur place





que la Division se transformera, se « blanchira », en incorporant des engagés volontaires attirés par le renom des troupes coloniales. Et c'est avec ces jeunes engagés dépourvus d'instruction militaire que la 9<sup>e</sup> D.I.C. va poursuivre la campagne. L'instruction, il faudra la donner en ligne, au gré des circonstances et de la vie en secteur. La volonté des recrues et la valeur des cadres suppléeront aux insuffisances.

Les 6<sup>e</sup>, 21<sup>e</sup> et 23<sup>e</sup> Régiments d'Infanterie Coloniale prennent donc la suite des 6<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> Régiments de Tirailleurs Sénégalais, avec les numéros que leurs aînés de la « Coloniale » illustrèrent de 1914 à 1918.

Cependant l'hiver ne doit pas arrêter notre action. Il faut, malgré les rigueurs de la saison, appuyer l'offensive que nos Alliés poursuivent sur tout le front. Dès les premiers jours de novembre, l'action se dessine. Les Vosges, ayant opposé leur barrière difficilement franchissable à l'avance de l'armée française, c'est par la trouée de Belfort que celle-ci cherchera la percée.

Le 13 novembre, deux chefs de gouvernements, M. CHURCHILL et le Général DE GAULLE, viennent dans le secteur de la Division assister au déclenchement des opérations. Mais il neige et tout doit être remis.

Le 14, l'attaque fuse dans la boucle du Doubs, où le 6<sup>e</sup> R.T.S., renforcé par la demi-brigade Auvergne, pousse jusqu'à Ecot. Le 15, le secteur Est s'anime à son tour. Un groupement constitué par des éléments du 21<sup>e</sup> R.I.C., du 9<sup>e</sup> Zouaves et du 6<sup>e</sup> R.T.M., aux ordres du Général MORLIÈRE, commandant l'Infanterie Divisionnaire, et appuyé par une artillerie puissante où entrent deux compagnies américaines de mortiers, qui écrasent les fortifications de campagne ennemies, déclenche son action et s'empare d'Ecurgey. Le 16, l'offensive s'accroît. Les résultats obtenus permettent d'envisager l'entrée en jeu des unités blindées. Le 17, tandis qu'à l'Ouest, la boucle du Doubs est occupée en totalité, à l'Est, où porte l'effort principal, Roches-les-Blamont, Thulay, Hérimo court sont enlevés. Le front tout entier est emporté.

La 1<sup>re</sup> Division Blindée, sous les ordres du Général DUVIGIER, s'élance. C'est le rush vers le Rhin et vers Mulhouse. Le R.I.C.M. et le R.C.C.C., mis

à la disposition de la 1<sup>re</sup> D.B., s'y distinguent. Le R.I.C.M., en particulier, pousse le soir même sur Abbevillers et, le 18, sur Delle, où son action hardie permet de s'emparer du seul pont resté intact dans la région, rendant ainsi possible l'exploitation. Le 19 novembre, le Rhin est atteint à Rosenau.

Pendant ce temps, la 9<sup>e</sup> D.I.C., regroupée dans la région du Doubs, recevait la mission de couvrir le flanc gauche de la Division Blindée et d'avancer dans son sillage. Le 21<sup>e</sup> R. I. C. occupe Granvillars.

Les journées du 20 au 27 sont marquées par les efforts tenaces de l'ennemi pour occuper l'étroit cordon routier qui, de Delle à Seppois, assure nos communications. Celles-ci resteront précaires aussi longtemps que le front n'aura pas été porté plus haut au nord et que la poche de la Largue n'aura pas été nettoyée. Telle est la mission qui incombe à la Division et qu'elle achève d'exécuter le 27 novembre. L'opération est vigoureusement menée. L'ennemi laisse des centaines de cadavres et du matériel sur le terrain.

Le 28 novembre, la Division reçoit l'ordre d'assurer la couverture sur le Rhin, derrière la 4<sup>e</sup> D.M.M. et de réduire les têtes de pont que l'ennemi tient encore sur la rive gauche. Le 6<sup>e</sup> R.I.C. et le Régiment F.F.I. du Languedoc occupent Huningue, Rosenau et Village-Neuf après de durs combats. La volonté de l'ennemi de stopper notre avance dans la forêt de la Hardt s'affirme au cours des affaires du Pont-de-Bouc, le 3 décembre et de Niffer, le 5 décembre. Mais le 10 décembre un bataillon allemand est réduit à merci et laisse plus de 300 prisonniers entre nos mains à la suite d'une action brillante d'un bataillon du 6<sup>e</sup> R.I.C. à la prise de Loèche.





Enfin, le 20 janvier, par un temps rigoureux et sous des tempêtes de neige, la 9<sup>e</sup> D.I.C. repart à l'assaut des défenses allemandes au Nord de la Doller. Une liaison serrée est réalisée entre toutes les armes, en particulier avec l'artillerie qui détache un officier jusqu'à l'échelon Bataillon. A 7 h. 30, après une préparation intense sur Lutterbach, Pfastatt et Bourtzwiller l'infanterie attaque. Pendant 21 jours d'une âpre bataille, dans un terrain difficile où les cités de potasse constituent autant de fortins, fantassins, artilleurs, troupes de reconnaissance, du génie, des transmissions, de la santé rivalisent d'endurance et de cran. Les contre-attaques sont brisées par les très violents tirs de l'artillerie et le 6<sup>e</sup>, le 21<sup>e</sup> et le 23<sup>e</sup> R.I.C., le R.I.C.M. et le R.C.C.C. se couvrent de gloire.

Le 9 février, l'Armée Française sous le commandement du Général de Lattre de Tassigny publiait la communication officielle suivante :

« Au 21<sup>e</sup> jour d'une âpre bataille, au cours de laquelle les troupes américaines et françaises ont rivalisé d'ardeur, de ténacité et de sens manœuvrier, l'ennemi a été chassé de la plaine d'Alsace et a dû repasser le Rhin.

« Les forces alliées de la 1<sup>re</sup> Armée Française bordent le fleuve sur toute l'étendue de leur secteur.

« Elles ont tenu la parole de Turenne : « Il ne doit pas y avoir d'homme de guerre en repos en France tant qu'il restera un Allemand en-deçà du Rhin ».

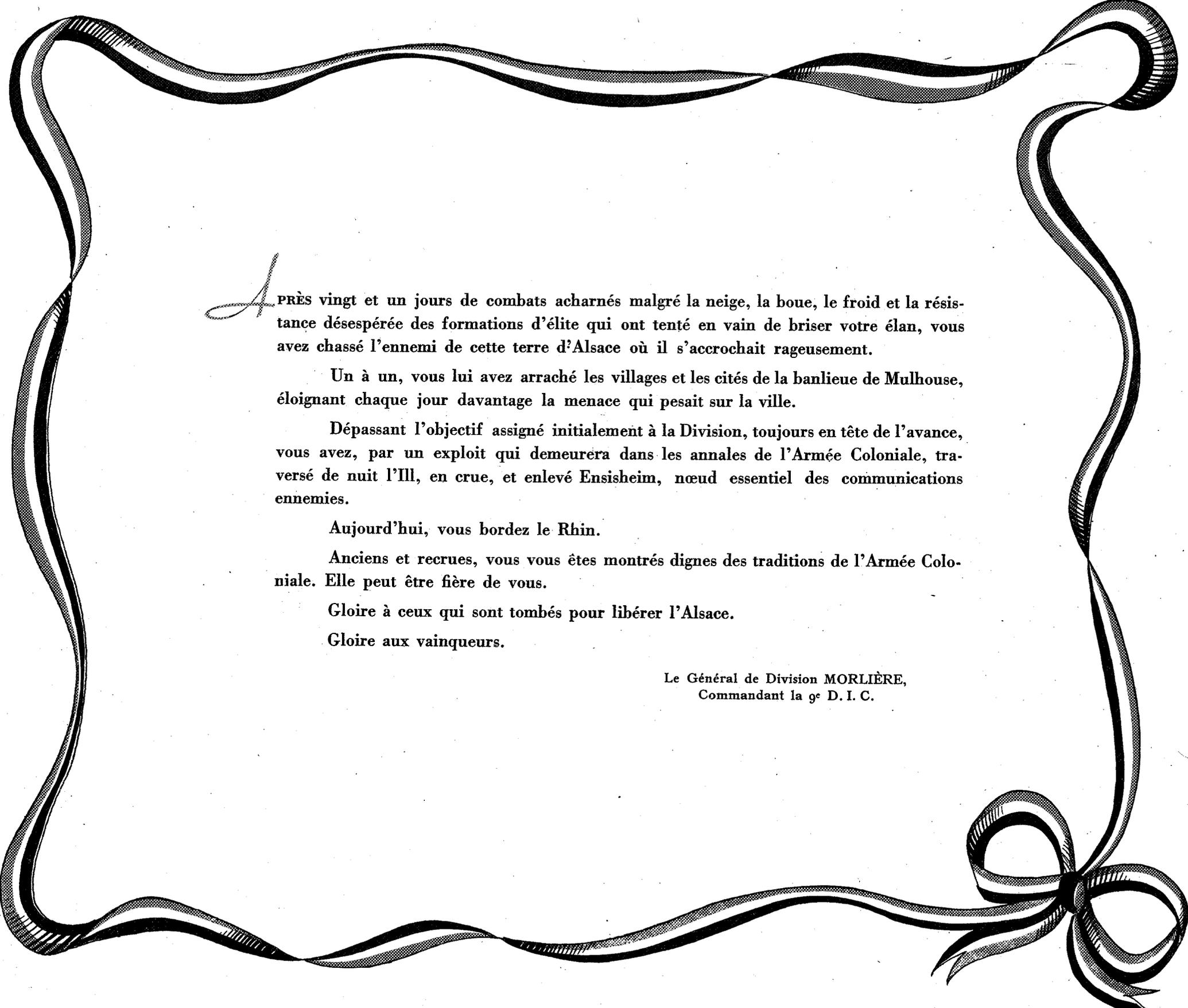
\*\*

Dans cette bataille, la 9<sup>e</sup> D.I.C. peut revendiquer une place d'honneur.



**III**

Ordre du Jour N° 12  
du Général de Brigade Morlière à la 9<sup>e</sup> D.I.C.



**A** PRÈS vingt et un jours de combats acharnés malgré la neige, la boue, le froid et la résistance désespérée des formations d'élite qui ont tenté en vain de briser votre élan, vous avez chassé l'ennemi de cette terre d'Alsace où il s'accrochait rageusement.

Un à un, vous lui avez arraché les villages et les cités de la banlieue de Mulhouse, éloignant chaque jour davantage la menace qui pesait sur la ville.

Dépassant l'objectif assigné initialement à la Division, toujours en tête de l'avance, vous avez, par un exploit qui demeurera dans les annales de l'Armée Coloniale, traversé de nuit l'Ill, en crue, et enlevé Ensisheim, nœud essentiel des communications ennemies.

Aujourd'hui, vous borde le Rhin.

Anciens et recrues, vous vous êtes montrés dignes des traditions de l'Armée Coloniale. Elle peut être fière de vous.

Gloire à ceux qui sont tombés pour libérer l'Alsace.

Gloire aux vainqueurs.

Le Général de Division MORLIÈRE,  
Commandant la 9<sup>e</sup> D. I. C.

IV

Le Chant de Route de la 9<sup>e</sup> D. I. C.

**L**E mercredi 8 mars 1944, la troupe théâtrale de la 9° D.I.C. « LES MARSOUINS ROUTIERS » donnait à INKERMANN, en ALGERIE, la première représentation de la revue divisionnaire : 10 Visions Coloniales.

Le piano d'accompagnement était tenu par un aspirant du 4° Régiment de Tirailleurs Sénégalais : Jean FROMENT. Jeune administrateur des Colonies, frais émoulu de l'Ecole Coloniale, il accomplissait son premier séjour en A.O.F. quand les événements le rappelèrent à l'activité.

Poète délicat, musicien aimable, son inspiration primesautière et juvénile rappelait celle de Charles TRENET. Pour ses camarades, il consentait à chanter gentiment quelques-unes de ses œuvres légères et ironiques.

Il avait composé pour la Revue un chant de route d'allure plus grave et d'inspiration élevée : NOUS RENTRERONS TOUS EN FRANCE. Ce chant eut un tel succès qu'il devint rapidement le chant officiel de la 9° D.I.C.

Depuis, Jean FROMENT a trouvé son héroïque destin sur la route âpre et longue qui conduit à la victoire. Depuis, sa composition, où le grave récitatif du couplet a quelque chose de poignant, a débordé le cadre de la Division. Elle a été chantée à ALTKIRCH par Georges BOUVIER, de l'Opéra Comique et créée à la T.S.F. par Madame PERALDI.

Elle demeure pour tous les camarades d'arme de Jean FROMENT comme un symbole de foi et une source de courage.

# NOUS RENTRERONS TOUS EN FRANCE



Section dessin

... de route de la 9<sup>e</sup> D.I.C.  
... à Monsieur Général  
...  
... et musique de l'aspirant  
Jean Froment de l'Infanterie Co-  
loniale, mort au champ d'honneur  
le 17 Juin 1944 à l'île d'Elbe sur  
le chemin du retour...  
=====  
Créée dans la Revue  
de la 9<sup>e</sup> D.I.C. en Algérie cette  
chanson a été chantée, en vue  
des côtes de France, par les  
"marsouins" de la Division,  
à bord des bateaux de débar-  
quement, le 18 Août 1944. ===

## PREMIER COUPLET

Quand le lourd ennui passe et que viennent les  
[peines,  
Quand le vain désespoir veut tout nous enlever  
Il est pourtant encore une image sereine  
Qu'au fond de moi, j'aime se voir lever.

## 2<sup>e</sup> COUPLET

Quand nous entamerons la guerre vengeresse,  
Quand le Boche mourra sous nos coups redoublés  
S'il en est parmi nous quelques-uns en détresse,  
Allons les gars ! Il faut vous rappeler.

## REFRAIN

Nous rentrerons tous en France  
Retrouver nos parents, nos amours,  
C'est notre chère espérance  
Te revoir, te revoir un beau jour,  
Nous reverrons là-bas nos chères promesses  
Dont les beaux yeux pour nous ont tant pleuré,  
Nous leur dirons la victoire est acquise  
Et maintenant c'est le vrai temps d'aimer.  
C'est notre chère espérance  
Te revoir, pays de nos amours,  
Nous rentrerons tous en France  
Y goûter la paix et les beaux jours.

# NOUS DENTENDONS TOUS EN FRANCE

*Récitatif* 3  
Quand le lourd en-nui pas-se et que viennent les peines  
Quand le vain dé-ses-poir veut tout nous en-le-ver  
Il est pour-tant en-core une i-ma-ge se-rei-ne  
*Refrain*  
Qu'au fond de moi j'ai-me se voir le-ver Nous ren-tre-rons tous en Fran-ce Re-trov-ver nos pa-rents, nos a-mours C'est no-tre chère es-pé-ran-ce Te re-voir, te re-voir un beau jour Nous re-ver-rons là-bas nos chères pro-mi-ses dont les beaux yeux pour nous ont tant pleu-ré Nous leur di-rons la vic-toire est-ac-quise Et main-te-nant c'est le vrai temps d'aimer  
*TEMPO*  
C'est no-tre chère es-pé-ran-ce Te re-voir pays de nos a-mours Nous ren-tre-rons tous en Fran-ce Y goû-ter la paix et les beaux jours

V

La Division au Combat

(RÉCITS ANECDOTIQUES)

# 1. Le Retour



**Q**UELQU'UN s'écria : « Là-bas... Regardez... C'est la terre !... ».

Ancré au fond de nous-mêmes, le scepticisme né des longues attentes nous interdisait de croire aussi brutalement à la réalisation de notre grand rêve. Nos cœurs battaient cependant. Si c'était vrai ? Si cette lourde brume grise allongée sur l'horizon était vraiment la côte ? Si aucun vent ne la déchiquetait bientôt en longues écharpes pâles ?

Maintenant, on ne peut plus douter. C'est bien la terre, droit devant nous, la terre de FRANCE, accueillante à ses enfants.

Sans qu'on sache comment, un grand silence s'établit sur le pont du navire, grouillant pourtant de monde. Dans la lumière translucide du beau ciel provençal, un clairon égrène les notes du salut aux couleurs. Premier salut à la Patrie retrouvée ! Et d'un seul cri jaillit de toutes les poitrines l'hymne des coloniaux.

L'exil apparaît tout à coup lointain, comme appartenant à un passé depuis longtemps révolu, estompé dans la série des souvenirs anciens. Et nous comprenons que nous n'y penserons plus désormais qu'avec une douce fierté.

## 2. Nos Tirailleurs

### a) Tiédougou



**T**ROP en flèche, isolé, le groupe doit se replier. Le sergent en donne l'ordre. « Moi y'en a rester avec toi », dit TIEDOUGOU, le tireur du fusil-mitrailleur. Son chef de groupe s'élançe ; c'est au tour de TIEDOUGOU de bondir. Mais l'ennemi est aux aguets et lâche des rafales de mitrailleuse. TIEDOUGOU est blessé à la main droite, la crosse de son fusil-mitrailleur est traversée, l'arme tombe de ses mains. Rageur, il la reprend pour tirer, malgré sa blessure, sur l'ennemi qu'il a repéré. C'est alors qu'il reçoit une rafale en pleine poitrine et s'abat sur son arme, qu'il a servie jusqu'au bout.

## b) Ouoguin Ouoh

OUOGUIN OUOH était agent de liaison à la Section de Commandement et avait suivi son Capitaine auprès du Chef de bataillon, sa compagnie étant en réserve. C'était, ce matin-là, l'attaque de LA VALETTE. Une première crête ayant été dépassée par les éléments de tête du bataillon, le Capitaine appelle OUOGUIN OUOH et lui dit d'aller prévenir la compagnie qui devait suivre le gros du bataillon à 500 mètres environ.

OUOGUIN OUOH part en courant et arrive à la compagnie qui est prise à ce moment sous un violent tir d'artillerie. Les obus tombent serrés, blessant ou tuant tous ceux qui n'avaient pu trouver d'abri.

OUOGUIN OUOH va et vient, impassible, d'un chef de section à l'autre, calme comme à la manœuvre. Au chef de la Section de Commandement qui lui ordonne de se coucher en attendant la fin du bombardement, il répond : « Capitaine y dit moi porter ordre les sections. Y'a pas moyen coucher maintenant. »

L'après-midi la compagnie est engagée et a pour mission de réduire une série de blockhaus. A la hauteur du lieu dit « LA NORIA » elle est clouée

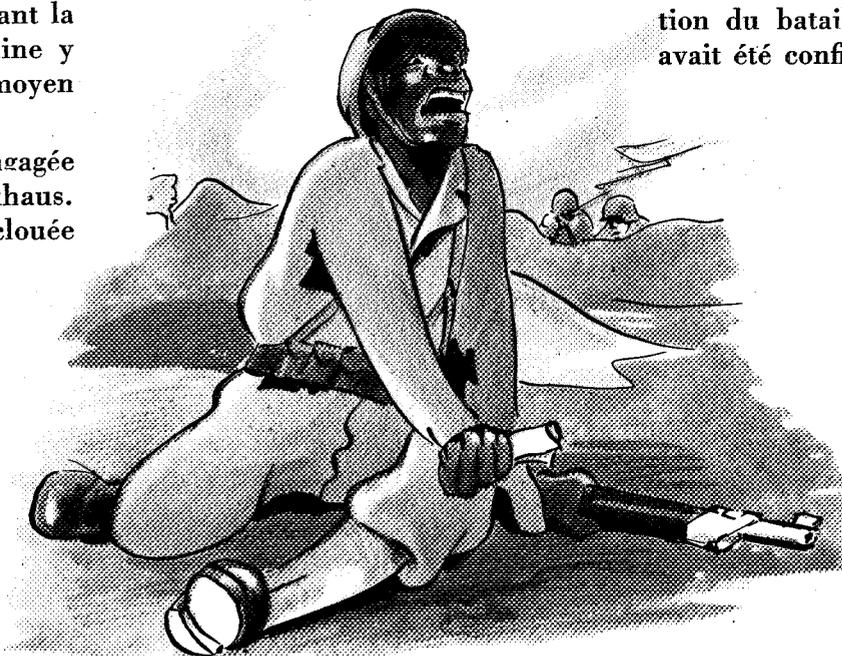
au sol par des feux nourris de mitrailleuses et subit de lourdes pertes. Derrière elle le bataillon tout entier est stoppé par un bombardement meurtrier. La compagnie reste isolée et s'organise pour résister sur place. Le Capitaine veut rendre compte de la situation, mais le « 511 » ne fonctionne plus. OUOGUIN OUOH est toujours là, derrière son Capitaine, attendant un ordre.

Un message est rapidement rédigé et on demande un volontaire pour le porter au bataillon. « Voilà moi », crie OUOGUIN OUOH.

Il part, mais pour ne plus rentrer.

La seule voie qu'il pouvait suivre était exposée aux vues et mitraillée dès que le moindre objectif s'y montrait.

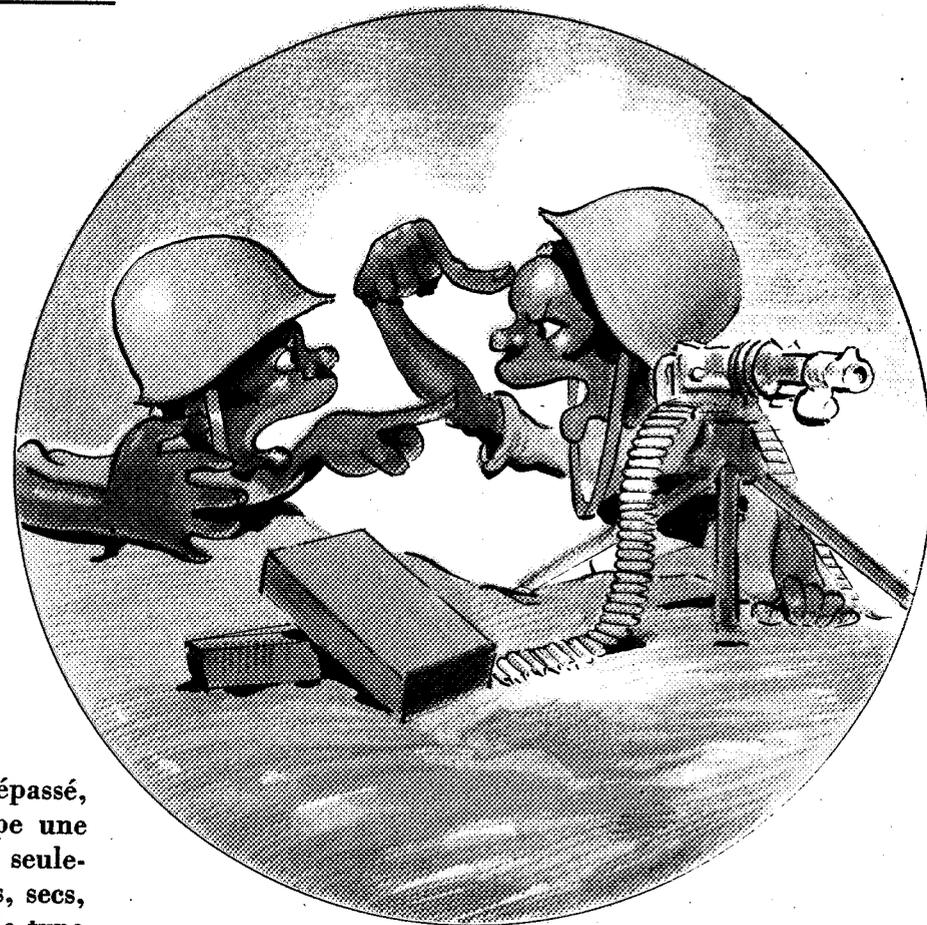
OUOGUIN OUOH fut retrouvé le lendemain, tué d'une balle à la tête. Il avait néanmoins rampé désespérément, comme en témoignaient des traînées de sang sur le chemin, serrant son fusil dans sa main droite et tendant de sa main gauche, dans la direction du bataillon, le message qui lui avait été confié.



### c) *La Leçon de Tir en Campagne*

*L*A scène se situe en PROVENCE. Le débarquement s'est parfaitement opéré et nos troupes progressent dans la plaine sur l'axe CUERS-TOULON, celui de la Nationale 57 de MARSEILLE à NICE, qui, aux étés d'antan, connaissait une affluence de touristes d'un tout autre genre.

Le village de SOLLIÈS-PONT est dépassé, celui de la FARLÈDE atteint. La route coupe une large plaine plantée de vignes d'où émergent seulement quelques oliviers aux troncs tourmentés, secs, noueux, de maigre et avare feuillage. C'est le type parfait du glacis, dont les fantassins connaissent les difficultés de franchissement. Les éléments de tête se heurtent à un feu nourri qui les oblige à arrêter leur progression et à mettre en batterie tous leurs éléments de feu.



Deux tirailleurs servent une mitrailleuse. Le moment est critique. Les obus pleuvent drus et les balles sifflent. Imperturbables, nos tirailleurs ajustent leur tir et font bonne besogne. Au moment d'engager une nouvelle bande, celle-ci se coince dans le couloir d'alimentation. S'engage alors une discussion — une palabre — sur l'art de servir avec efficacité une mitrailleuse :

« Coûment ? y'en a plus moyen ?... »

« Y'en a plus moyen pâ'ce que toi y en a couillon complète...

— ... ?

— Toi c'est pas connaît manière 'églementaire engager la bande.

— Lieutenant il a dit...

— ... il a dit... »

Un sifflement strident, un éclatement sec tout près. Un nuage de poussière roussâtre qui s'élève d'un seul coup très haut dans le ciel lumineusement bleu. Des cailloux qui retombent en grêle...

« Mon ieux, y'a chaud.

— Regarde comment c'est bon manière... »

Et notre MOSSI — à moins que ce ne fût un MALINKÉ — d'engager correctement son chapelet de balles comme au terrain de manœuvre et de conchure, olympien :

« Cette fois, toi y'en a compris ?... »

**C**E sont les mêmes qui avaient combattu en TUNISIE, conquis l'île d'ELBE en trois jours et dont les tombes jalonnent la route du retour en FRANCE. Ayant beaucoup donné, avec une simplicité naïve qui atteint à la grandeur, ils ont droit à l'appellation affectueuse que nous leur donnons : nos frères d'Empire.

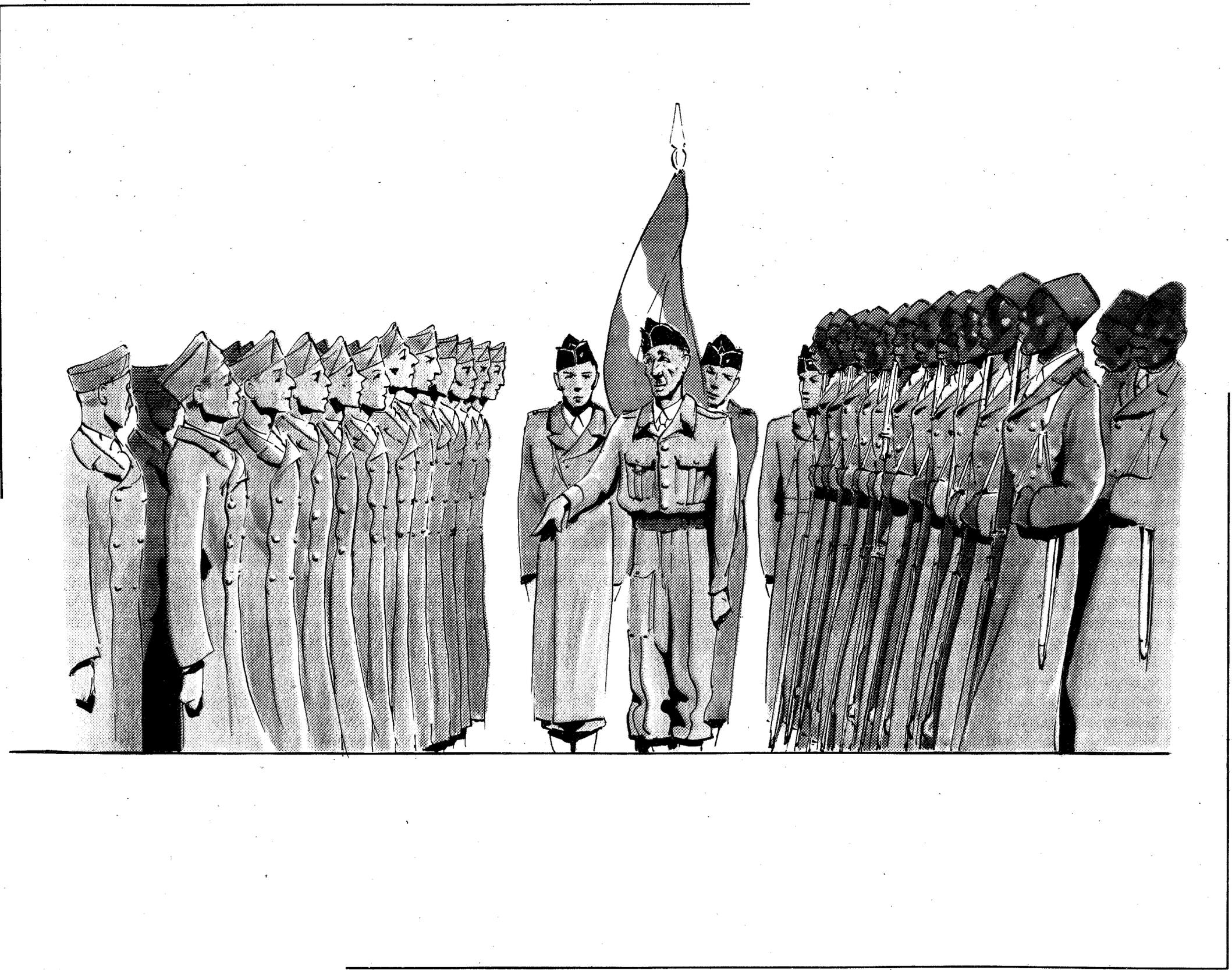
### 3. La Grande Relève

**D**OMINANT un village franc-comtois, les tirailleurs en chéchia forment sur le pré vert une ligne écarlate. Les jeunes engagés métropolitains qui leur font face s'incorporent davantage au décor ocre d'automne. Les uns, les Sénégalais, auréolés de leurs exploits de TUNISIE, de l'île d'ELBE, de Toulon, tous vétérans, tous chevronnés, s'en vont. Le froid trop rigoureux les éloigne du combat. Les autres, tous jeunes, accourent des maquis de l'Auvergne, de l'Oisans, de Belledonne, débordants de foi patriotique sinon de science guerrière, et si gosses que leur tête disparaît souvent sous le casque qu'ils ne savent pas encore ajuster.

Le drapeau, porté par un aspirant entouré de cinq sous-officiers aux multiples citations, se place entre les deux bataillons, comme un trait d'union.

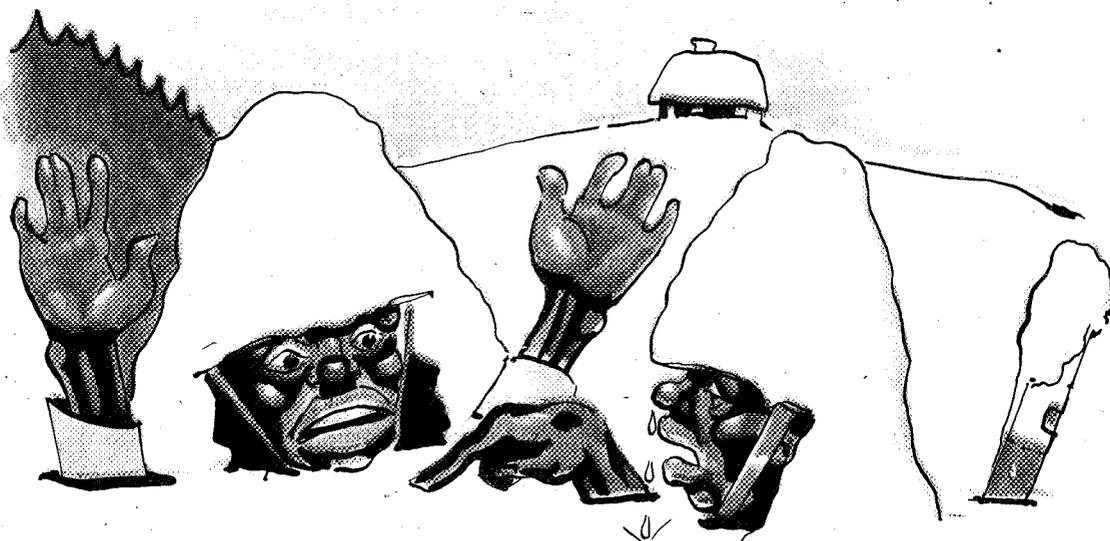
Le Général prend la parole et commente l'événement. Pour les Sénégalais, surtout, il faut une explication claire de cette relève. On n'estime pas leur courage moins haut. Nous les connaissons et les aimons bien trop pour cela. Mais au froid vif d'aujourd'hui succédera demain un gel impitoyable qui les paralysera et les décimera. D'ailleurs la fin de leur séjour à l'extérieur est proche. Les tirailleurs d'AFRIQUE EQUATORIALE, qui ont fait BIR-HAKEIM, TRIPOLI et BIZERTE viennent de rentrer chez eux. Aujourd'hui c'est le tour de ceux d'AFRIQUE OCCIDENTALE de faire halte après la longue marche et de revoir le soleil natal.

Les sapins noirs, dont une fine pluie aggrave la mélancolie, rappellent les VOSGES proches. Il est des sites de prédilection pour certaines rencontres...



## 4. Le Blanchiment de la Division

*Vu par la caricature*



- Coûment! quoi qu'y en a... çà?
- Ça? C'est Général, y'en a blanchir la Division!

## 5. La Prise de la Cité Anna

(25 JANVIER 1945)

LA Compagnie a pour mission de s'emparer de la moitié Est de la Cité Anna. Elle s'installera aux lisières Nord.

Les ordres arrivent tard dans la nuit. Il faut attaquer à l'aube. Au jour, ce serait un suicide ; ce n'est même pas une plaine, c'est un billard ! Le réveil a lieu à 3 h. 30.

Il a neigé dans la nuit. A 4 heures, réunion des chefs de section. Rien de précis n'a pu être dit plus tôt. Ils savent seulement qu'on va attaquer et qu'il s'agit de la Cité Anna. Un dur morceau. On va reprendre la tactique qui nous a si bien réussi 5 jours plus tôt, lors de la prise de la Teinturerie de Pfastatt. Il s'agit d'aller plus vite que l'ennemi ne peut le supposer, s'emparer de l'objectif alors qu'il nous croit, tout au plus, aux lisières et le nettoyer ensuite tranquillement, avec un élément du 2<sup>e</sup> Echelon. Nos hommes sont au point pour le faire. Ils viennent de le montrer et le succès n'a pu que les rendre encore plus ardents. Ils ont cette « furia française » que les aînés ont illustrée.

Les délais de surprise pour atteindre les lisières seront courts. L'ennemi sera alerté par la préparation massive qui lui est offerte. Juste le temps de se rendre compte que c'est bien le dernier obus qui tombe et de relever la tête. Combien de temps ? Trois minutes, deux minutes ? Moins encore ! Heureusement que l'artillerie française est leur terreur, en tout cas, il faudra serrer au plus près des éclatements et bondir aussitôt, car l'échelonnement nécessaire à la Compagnie pose le problème, non pas pour les premiers éléments, mais pour les derniers ! Il est 5 h. 45, la nuit est claire, les sections se rassemblent tranquillement et sans bruit. On dirait un départ pour l'exercice, n'étaient les grenades accrochées par leurs cuillères dans les boutonnières des blousons. Les jambes sont libres, la démarche aisée, le regard droit. Des soldats dignes de la légende que l'on créera sur eux plus tard.

6 h. 40. La Compagnie quitte la grand'route pour s'engager dans le chemin parallèle aux lisières du village à un kilomètre au Sud. La préparation commence. Les lueurs des explosifs et les gerbes des obus au phosphore détachent les premières maisons en ombres chinoises. Une chance heureuse pour nous guider dans la bonne direction. Encore un quart d'heure et tout est prêt. La Compagnie piquète sur la neige une vague figure rectangulaire d'environ 200 m. de front sur 400 m. de profondeur.

7 heures. Le dispositif s'ébranle. Il faut être sûr d'avoir le temps de serrer suffisamment près et cependant de rester le moins possible là-bas. Le séjour risque d'y être malsain.

A 7 h. 15, les éléments de tête sont à moins de 150 mètres des lisières. Une minute après un « matraquage » sévère de mortiers allemands nous tombe dessus. Tout le monde est étendu à plat dans la neige, immobile. Par endroit, les obus ont l'air de se toucher. Et tout autour, presque dessous, des hommes !... Jamais un seul ne s'en relèvera. Là-bas sur les lisières le tir continue. L'œil est rivé à la montre, les minutes sont longues. Vont-ils finir, enfin, que l'on puisse avancer et quitter ce maudit coin.

7 h. 21. Une salve de fumigènes placée comme à la main juste devant, à nous toucher. En avant ! Allez la 5<sup>e</sup> debout ! Les Allemands continuent à tirer. Ça ne fait rien. Les gars se lèvent, bondissent sans autre souci ne voyant que ces lisières que l'on doit ...que l'on veut avoir ...que l'on aura !

Le Sergent Jarry se penche un instant sur Alligier blessé. « Laissez-moi en avant ! les maisons sont là tout près ».

Allez-y les gars ! on y est ! de la gauche, une mitrailleuse se met à tirer, hésitante, puis plus sûre d'elle. Maintenant, elle tire par bandes. Elle veut nous arrêter. Sur la droite une autre, deux autres lui font écho. Trop tard, nous sommes dans le village. Les éléments désignés serrent sur O.1 ; la préparation d'artillerie qui se continue pour O.2, tombe un peu court. Le nettoyage de la partie Sud se fait comme prévu. Il commence à faire jour. On se regroupe. La première section n'a pas pu passer, sans doute cette maudite carrière a dû l'obliger à faire un crochet et elle est arrivée trop tard sur les lisières. On se recompte. Dans les sections, il manque des gars laissés sur le terrain par le bombardement.

Attention ! La préparation sur O.2 va se terminer. 7 h. 53. De nouveau la charge à travers les jardinets, sautant les barrières, enfonçant les portes charmantes et dérisoires qui les ferment. Une figure timide à un volet qui s'entrebaille avec précaution : « Les Français » ! Bonjour ! Bonjour ! En avant ! ». 8 heures, les lisières Nord, l'objectif final est atteint. Un boche est encore assis sur une camionnette, en train de réchauffer son moteur. « Vous permettez ? Elle est à nous ». Un autre charge dans sa voiture une norvégienne de café chaud. Il nous l'offre. On ne peut être plus courtois. Il nous offrirait d'ailleurs sa chemise si on la lui demandait...

Il faut nous organiser vite. Dans le cas où, remis de leur stupeur, les Allemands viendraient nous tâter, il est indispensable que notre faible effectif puisse leur faire illusion. Les patrouilles de liaison n'ont en effet rien donné. Nous sommes seuls dans la cité Anna. Pas de liaison radio. A se demander si nous avons bien attaqué le bon village ou si nous ne nous sommes pas trompés de jour. Les gens commencent à nous entourer, heureux, on leur conseille doucement mais fermement de retourner dans leur cave. Certes, nous n'avons pas l'intention de repartir, mais il est dans le domaine des choses possibles que ça barde un peu, un peu trop même ! Si les blindés s'en mêlent. La D.C.R. du dispositif se résume en effet à trois lance-grenades et une douzaine de grenades à fusil. On a bien encore le Rockett, mais les obus n'ont pas suivi !



Le Sergent-Chef Poujol et le soldat Descottes aperçoivent un groupe d'une vingtaine d'Allemands qui s'avancent au Nord du « Crassier ». Ils ouvrent le feu avec les mitraillettes. Le groupe Bérout, « TOTO » en tête se porte à leur renfort. Sept boches en moins. Les autres n'insistent pas. Nous sommes toujours sans liaison.

Vers 9 h. 30, venant de l'Ouest, une auto-mitrailleuse allemande s'avance précautionneusement le long de notre rue. La mitrailleuse légère de de Conink est là. De Conink épaula sa mitrailleuse et lâcha deux rafales. Les deux occupants, accoudés sur le blindage en observation s'écroulent ensemble. A la pièce, Chassaing ouvre le feu et lâche presque une bande. L'auto-mitrailleuse fait demi-tour et s'enfuit sans hésiter.

De peur d'une contre-attaque suivant cette reconnaissance, le dispositif est resserré comme prévu. Le vaste bâtiment du P.C. se transforme en réduit où l'on pourra plus facilement s'expliquer. Nos gars semblent enchantés de cette perspective et semblent même la trouver très drôle. La Compagnie n'a-t-elle pas un « Pot du feu de Dieu ». Alors pourquoi s'en faire ?

Des chars, deux Jagdpanthers apparaissent sur la route de Pulversheim à 500 mètres de nous. Ils s'arrêtent quelques instants. Vont-ils se rabattre ? Non ! ils continuent vers le Nord et derrière eux, bientôt, huit blindés plus petits, auto-mitrailleuses et autos-canons suivent sagement à la queue leu-leu ! Peut-être après tout est-ce cette réaction peu normale d'une petite mitrailleuse contre un blindé qui leur a fait supposer l'épaulement d'une D.C.B. puissante ?

Nous sommes toujours sans liaison ni renseignement d'aucune sorte. Les Agents de Transmission envoyés vers l'arrière ne sont pas encore revenus. La situation est certainement sportive, mais elle peut risquer de devenir désagréable si elle se prolonge encore longtemps.

10 heures moins 5. Un bruit de char venant du Sud. Après quoi la 1<sup>re</sup> section et les éléments qui s'y étaient amalgamés, débouchent juste à temps pour permettre à Poledro de descendre avec sa mitrailleuse lourde, les deux occupants d'une voiture allemande courant rejoindre ses blindés. Jamais les Shermann ne m'avaient paru si beaux ! En même temps qu'eux arrive le Capitaine Navellet, leur observateur d'artillerie d'appui direct. La situation devient nettement plus nette !

C'est l'heure du déjeuner, comme d'habitude personne n'y pense, jusqu'au moment où un peu de détente nous fait découvrir une faim canine. De la détente, il en est d'ailleurs peu question. Venant de Wittenheim, cinq blindés légers avec environ une section d'Infanterie en tuniques blanches, analogues à celles des camarades d'autres unités s'avancent sur le billard... Cette avance tactiquement bizarre, en dehors des couverts très perméables et proches et ces tuniques, font hésiter sur

l'identification. Ce sont pourtant bien des boches. Ils ouvrent le feu sur notre bâtiment à moins de 800 mètres. Mais déjà la concentration est partie et toute le monde est en alerte. Le Capitaine Navellet la règle soigneusement au milieu des arrivées sans même s'interrompre pour apprécier le passage à travers le plancher à moins de deux mètres de lui d'un obus qui ricoche de l'étage au-dessous. Il n'éclate pas ! Un beau petit trou bien rond de 50 cm. de diamètre au milieu d'un nuage de plâtras. La suite de la journée nous permet de constater que ce calme effarant, ce sang-froid imperturbable et ce parfait mépris du danger semblent son habituelle manière d'être.

Dès l'arrivée du tir demandé, l'Infanterie se disperse et les blindés cessent de progresser. Les Shermans et les T.D. se mettent en action. Deux boches semblent touchés, les autres se replient. Ils ont manqué une belle occasion en ne venant pas plus tôt à trois. La chose aurait été moins facile pour nous.

C'en est fini maintenant avec l'Infanterie. Les Allemands ne semblent plus craindre que le débouché de nos blindés. Ils font une démonstration avec deux Jagdpanthers et trois autres plus petits en s'avancant, venant du Nord, jusqu'à un millier de mètres du village.

Encore des blessés chez nous. Le Médecin Sous-Lieutenant Delon, venu nous dépanner vers midi, se dépense sans compter. Il navigue entre nous et la 6<sup>e</sup> Compagnie. L'itinéraire est pris en enfilade par une mitrailleuse légère allemande tirant de la droite, difficile à localiser et encore plus difficile à faire taire. Il ne s'en soucie pas. Il soignera et évacuera sans arrêt jusqu'à deux heures du matin, ne consentant à un peu se reposer que lorsque tout est fini. Rarement, la fatigue n'a pu se lire autant que sur ce visage.

La nuit arrive. Petit à petit, le silence. Seuls dans le lointain, quelques tirs de harcèlement. Les guetteurs doubles veillent. Nos gars avaient raison en déclarant orgueilleusement aux habitants qui leur traduisaient leur joie et leur crainte de les voir repartir. « Craignez rien, la Coloniale ne fout jamais le camp ».

6. La 7<sup>e</sup> Batterie du 3<sup>e</sup> Groupe du R.A.C.M.  
au Fort d'Artigues

24 août 1944. — La ville de TOULON est entre nos mains, mais, dans quelques forts, les boches résistent encore. Dans le secteur de la 9<sup>e</sup> D.I.C. le fort d'ARTIGUES tient toujours ; les tirailleurs du 6<sup>e</sup> R.T.S. sont magnifiquement montés à l'assaut dans l'après-midi du 24 ; ils sont parvenus jusqu'aux fossés du fort, mais là, bloqués à courte distance par le tir des défenseurs bien abrités, ils ont été contraints de se replier. Aussi, le Commandement a-t-il décidé de faire exécuter, avant toute autre action de notre Infanterie, de puissants tirs d'artillerie afin d'abrutir la garnison de l'ouvrage.

Aussi bien, au début de l'après-midi du 24, la 2<sup>e</sup> Section de la 7<sup>e</sup> batterie du III/R.A.C.M. (Adjudant MONTEIL, Chef de Section, Maréchal-des-Logis JACQUOT, Chef de la 3<sup>e</sup> pièce, Maréchal-des-Logis PITIOT, Chef de la 4<sup>e</sup> pièce) conduite par le Sous-Lieutenant DANIEL a quitté sa position de batterie à la sortie de SOLLIES-PONT et est venue s'installer sur les superstructures du fort SAINTE-CATHERINE, tombé dans la matinée entre nos mains, et qui n'est qu'à 600 mètres du fort d'ARTIGUES. De là, on sera bien placé pour tirer à vue directe. Mais, pour accéder aux superstructures de SAINTE-CATHERINE, il n'y a au fond d'un dédale de bâtisses, qu'une rampe étroite à forte pente et à virages en angle droit ; il faut décrocher les pièces avant d'arriver au fort, les accrocher à une Jeep, puis la Jeep tirant, les pelotons de pièce poussant, les canons s'acheminent lentement vers les parapets sur lesquels les pièces sont hissées à bras. Tout ceci se fait sous le feu, feu de mousqueterie partant des maisons avoisinantes, feu de mitrailleuses, partant du fort d'ARTIGUES. Ensuite, il faut abattre un talus pour permettre le tir à vue : le cubage de terre à enlever est important, le Chef d'Escadron BOURGOIN, Commandant — Adjoint du Groupe — s'adresse aux F.F.I. locaux, qui fournissent une corvée. Toute la nuit, on travaille avec ardeur.

Au matin tout est prêt. Le Colonel SALAN, commandant le 6<sup>e</sup> R.T.S. et le Chef d'Escadron BOURGOIN ont réglé l'emploi de l'Artillerie : la section de la 7<sup>e</sup> Batterie tirera à vue directe sur le fort et y ouvrira les brèches pour permettre l'assaut des tirailleurs. Le reste du groupe agira par concentrations brutales. Enfin un groupe de 155 du R.A.C., A.O.F. tirera sur les superstructures du fort.

**9 heures.** — L'action commence. Les 10 pièces du III/R.A.C.M. sont réglées, une par une, sur le fort, par le Capitaine GUAYDIER, commandant la 7<sup>e</sup> batterie, qui a rejoint sa 2<sup>e</sup> section ; les pelotons de cette section s'impatientent : « A quand notre tour », disent les hommes, et on a toutes les peines du monde à les faire mettre à l'abri.

**10 heures.** — C'est le tour de la section. Le Sous-Lieutenant DANIEL règle les 2 pièces sur les objectifs que lui a indiqués le Commandant BOURGOIN. Le tir est d'une terrible efficacité, les pointeurs (Brigadier MARTINEAU à la 3<sup>e</sup> pièce, Canonnier PIQUER à la 4<sup>e</sup> pièce) font merveille. Un boche qui faisait le guet, rentre précipitamment dans le fort : un échafaudage de caisses qui pouvait constituer un observatoire dans un angle du fort, est culbuté, les parois du fort sont crevées, des brèches importantes y sont faites ; les superstructures sont rasées ; le fort disparaît par moments dans un nuage de fumée. Des Boches qui occupaient des emplacements de combat en avant du fort rentrent un par un dans les casemates.

**12 heures.** — Une puissante concentration du III/R.A.C.M. sur le fort, puis un temps d'arrêt. La 2<sup>e</sup> section a tellement bien travaillé, qu'ordre est donné à la 1<sup>re</sup> section de venir la rejoindre. Tout de suite, on prépare en hâte son emplacement. Le Maréchal-des-Logis ORSINI, artificier de la 7<sup>e</sup> batterie, rassemble tous les hommes disponibles (tirailleurs, munitionnaires, chauffeurs), qui a grands coups de pelles et de pioches, se mettent en devoir de frayer un chemin d'accès et de déblayer des plateformes de pièces.

Pendant ce temps, une précieuse découverte vient d'être faite dans le fort SAINTE-CATHERINE : les plans détaillés du fort d'ARTIGUES. Le Commandant BOURGOIN, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées dans la vie civile, détermine les points faibles du fort d'ARTIGUES. Il appelle le Capitaine GUAYDIER et le Sous-Lieutenant DANIEL et leur faisant des croquis détaillés à grande échelle, il donne à chaque pièce son objectif, dose le mélange d'obus de rupture et d'obus explosifs, de fusées instantanées et de fusées à retard. Le Brigadier de tir ABELA fait rapidement plusieurs copies de ces croquis ; chaque pointeur aura la sienne.

**14 heures.** — La 1<sup>re</sup> section de la 7<sup>e</sup> batterie (Aspirant QUIQUEREZ Chef de section, Maréchal-des-Logis DESCAMPS Chef de la 1<sup>re</sup> pièce, Maréchal-des-Logis CROUZET Chef de la 2<sup>e</sup> pièce), conduite par le Lieutenant GENTHON, arrive à SAINTE-CATHERINE. Les Tirailleurs du 6<sup>e</sup> R.T.S. donnent un coup de main pour hisser les pièces à leurs emplacements sur les parapets.



15 heures. — Les quatre pièces sont prêtes. Feu. Chaque pièce a sa part ; l'une balaye les superstructures du fort d'ARTIGUES, deux autres approfondissent les brèches entamées le matin, la quatrième tire d'enfilade dans le fossé de contrescarpe profond de 12 mètres, qui donne accès aux casemates servant d'abri aux Boches. Ces tirs à vue directe alternent avec les concentrations des autres batteries du groupe et les tirs du groupe de 155. Tirer à vue directe à 700 mètres, voir son objectif : Chef de pièce et servants sont pleins d'entrain. D'une pièce à l'autre, on se lance des défis, c'est à qui aura le plus de coups entrant dans les casemates, c'est à qui aura « la plus belle brèche ».

Le fort ne réagit plus : il n'est plus qu'un volcan noyé de fumée dans un fracas assourdissant d'explosions. Dans les casemates éventrées, les incendies font rage et les dépôts de munitions explosent par saccades violentes.

19 heures. — On apprend que le fort se rend. Cris de joie ! Tout le monde s'assoit sur les sommets de SAINTE-CATHERINE et contemple le fort d'ARTIGUES, où des incendies mêlés d'explosions continuent à faire rage dans la nuit qui tombe.

Des Officiers du 6° R.T.S. viennent complimenter les bigors pour leur beau travail, qui a rendu inutile toute nouvelle attaque par l'Infanterie.

26 août 1944. — Reddition officielle du fort d'ARTIGUES. Le Colonel SALAN a tenu à ce que les cadres de la 7° batterie y assistent. 440 prisonniers allemands défilent, puis chacun va voir de près, le travail fait par les pièces.

Vers midi, au milieu de la joie et de la fierté-générales, la 7° batterie rejoint le reste du groupe.

Le Père FOURNY, aumônier de l'A.D., a passé la journée du 25 avec la 7° batterie, dont l'action l'a tellement enthousiasmé, qu'il va faire broder, chez des religieuses voisines, une cravate pour le fanion de la batterie, cravate rouge portant en lettres d'or « FORT D'ARTIGUES, 25 AOUT 1944 ».

27 août 1944. — Les vainqueurs de TOULON défilent dans la ville. Accrochés à une baïonnette fixée au pare-brise du Command-car de la 7° batterie, le fanion rouge et sa cravate « FORT D'ARTIGUES, 25 AOUT 1944 » claquent fièrement au vent.

## 7. Un Chef... entre autres

LE 22 novembre, le 6<sup>e</sup> R.I.C., qui vient de prendre sa large part de la rupture du front ennemi dans la boucle du DOUBS, est enlevé en camions pour être poussé sur le RHIN. Des deux routes se dirigeant de DELLE vers HUNINGUE, celle du sud, par RECHESY, est la moins exposée. L'ennemi fait en effet des efforts désespérés pour couper nos communications avec les unités lancées en flèche vers la HAUTE-ALSACE. L'étroit couloir maintenu le long de la frontière suisse est dangereusement menacé.

A l'est de DELLE, un kilomètre après RECHESY, la route s'engage dans le bois de GERSCHWILLER. Le gros du régiment passe sans encombre. Le deuxième bataillon ferme la marche et suit à une heure. Le soir tombe, une pluie fine masque la vue.

Au moment d'atteindre le bois, les voitures de tête du bataillon sont prises à parti par un feu nourri. Les Allemands, s'infiltrant par le bois, ont réussi à atteindre la route et s'y sont installés en embuscade, tirant sur tout ce qui se présente. C'est la surprise complète, dans la nuit survenue.

Le bataillon est commandé par le Lieutenant-Colonel GAUVIN, déjà blessé au siège de TOULON, où il a été fait Officier de la Légion d'Honneur et qui, lors de sa nomination au grade de Lieutenant-Colonel, a demandé à conserver le commandement de son bataillon. Il est en tête de son bataillon, comme d'habitude.

En un instant, il « rélise » la situation et donne ses ordres. Les hommes, rapidement descendus des camions, prennent les dispositions de combat. L'attaque est lancée, la route et ses abords bientôt nettoyés, de sorte que le bataillon peut remonter dans les véhicules et poursuivre son chemin.

Et au Quartier Général, où les nouvelles sont attendues avec, malgré tout, quelque inquiétude, parvient au petit jour le laconique message :

« Incident réglé. Poursuis ma mission ».



## 8. Un épisode : La défense de Friesen

(OU LA CHASSE AUX "PANTHER")

LE 22 novembre 1944, au matin, la situation du groupement du Lieutenant-Colonel CHARLES, composé du 1<sup>er</sup> Bataillon du 6<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Marocains et du Régiment Colonial de Chasseurs de chars, paraît critique. Le groupement tient le triangle FRIESEN - UEBERSTRASSE - LARGITZEN, dans la Haute-Alsace, où l'armée française vient de pénétrer. Il barre un couloir : la LARGUE. Tout autour, sur les hauteurs, des bois ; au nord, à l'ouest, au sud, l'ennemi proche, repoussé la veille avec peine.

La mission est simple : tenir le triangle coûte que coûte. C'est la mince chance que l'ennemi veut faire sauter pour couper les communications de l'armée.

L'attaque ennemie se déclenche sur FRIESEN, puissante, brutale. Pour l'allemand aussi il faut prendre FRIESEN coûte que coûte. D'abord des « minens », qui font voler les tuiles et balaient les rues de leurs éclats, mais surtout les 88 des nouveaux et redoutables « Jagdpanther » dont on a entendu toute la nuit ronfler les moteurs et crisser les chenilles.

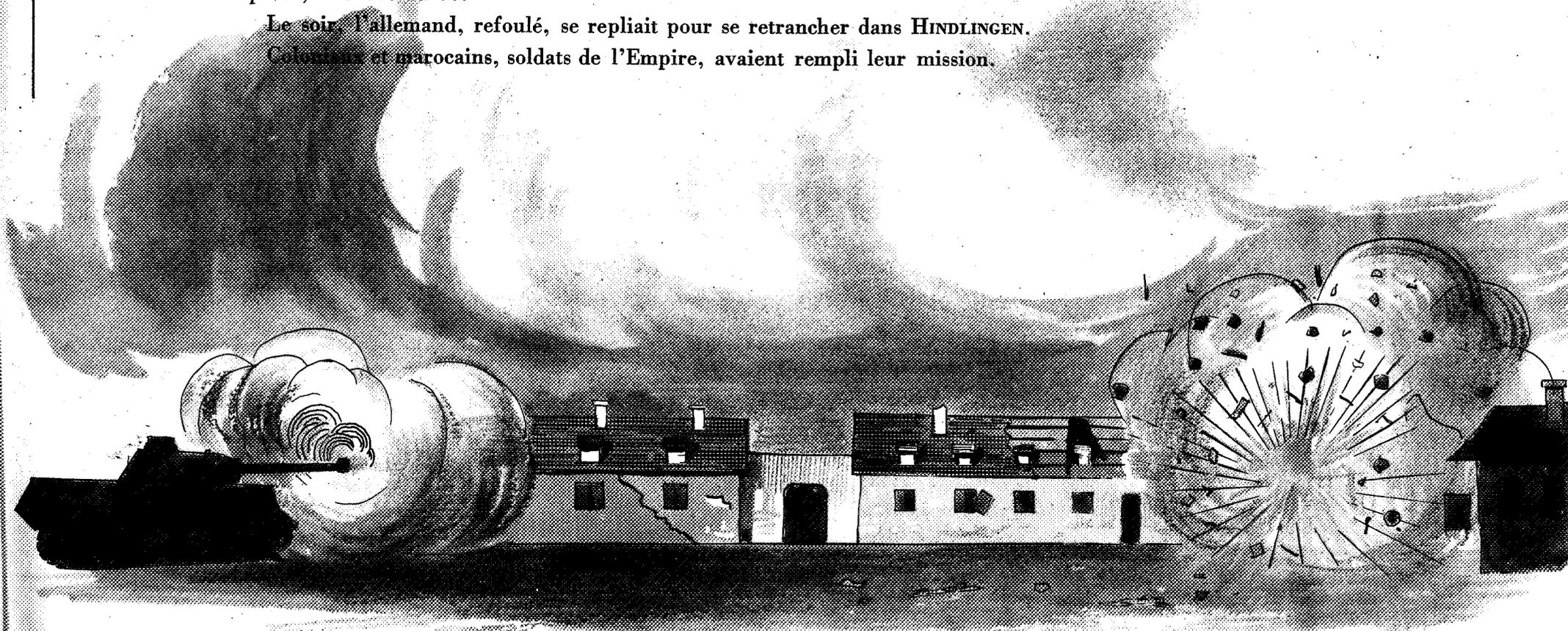
La situation devient grave. Au nord et à l'ouest, un bataillon ennemi a pris pied dans le village et s'est installé dans le cimetière, où un Jagdpanther s'est embossé ; l'allemand déborde et tente d'encercler le village. Un autre Jagdpanther s'avance dans la rue principale où il détruit systématiquement chaque maison. Les marocains s'accrochent aux ruines. Dans un combat acharné, il les défendent pierre par pierre.

C'est alors que les « Tanks-Destroyers » entrent en action. L'un, commandé par l'adjudant BOURCHIS, ouvre le feu sur l'infanterie et stoppe la menace d'encerclement par la droite. Un autre s'occupe du cimetière et le nettoie. Le chef du peloton de T.D., le Lieutenant ROUSSEL, a vu le « Jagd » le plus menaçant, celui de la rue centrale et place un T.D. à l'affût. Vingt longues minutes s'écoulent. Enfin les tirailleurs signalent son arrivée : « le voilà ». Tout d'abord le canon, d'une longueur impressionnante, puis la chenille. A 70 mètres, PERCOT, le chef de char, attend. Belle proie pour un chasseur de chars ! Le premier obus frappe la fente de visée de l'engin ennemi, tuant le mécanicien. Trois autres coups achèvent le monstre. Et d'un.

A onze heures, la situation est éclaircie. Le « Jagd » du cimetière se replie, l'infanterie est stoppée, deux automoteurs flambent.

Mais sur la droite un autre Jagdpanther essaie de progresser en terrain varié. Le Lieutenant ROUSSEL l'aperçoit, prend un rocket-gun et s'approche. A 40 mètres, il lâche son projectile. Eclatant sur la tourelle, il y produit un tel effet que le Jagd fait demi-tour « en catastrophe ». Il s'enlise, l'équipage l'abandonne. L'ennemi, désespérant de le récupérer, l'achève au 88.

Le soir, l'Allemand, refoulé, se repliait pour se retrancher dans HINDLINGEN. Colons et marocains, soldats de l'Empire, avaient rempli leur mission.



## 9. Quand les Transmissions s'en mêlent



LORS de l'attaque de TOULON, le capitaine PATÉ, commandant la Compagnie des Transmissions de la Division, avait dû se rendre dans la ville pour l'installation d'un central.

Des habitants lui montrent une tranchée rebouchée qui traverse un jardin. Là, disent-ils, passait un câble qui reliait la ville au fort d'ARTIGUES, distant de 200 mètres et que nos troupes assiègent au même moment. Le câble avait été coupé quelques jours plus tôt et la coupure camouflée.

L'officier va rendre compte au Colonel SALAN, qui dirige l'attaque, de la possibilité qui s'offre d'entrer en communication avec les assiégés. Sceptique, le Colonel lui dicte cependant le message suivant :

« Je suis décidé à user de tous les moyens pour vous réduire. Je vous donne jusqu'à 19 heures pour vous rendre. Passé ce délai, nos Sénégalais recevront l'ordre de ne faire aucun quartier. Pour vous rendre, hissez le drapeau blanc. »

Le Capitaine revient à l'emplacement de la coupure et branche un appareil téléphonique sur l'extrémité du câble qu'il a mise à nu. Il tourne la manivelle et écoute. Une voix surprise interroge : « Wer ist denn da ? »

Le Capitaine explique qu'il parle au nom du Colonel commandant les troupes d'attaque et demande à être mis en communication avec le Commandant du fort. Un second interlocuteur s'annonce avec lequel la conversation s'engage, en allemand, de la façon suivante :

« Prenez message (le Capitaine passe le message du Colonel).

— Mais qui est à l'appareil ?

— Un officier.

— Quel grade ?

— Capitaine.

— Quel nom ?

— Je ne puis vous le donner.

— Je désire parler à un officier ayant pleins pouvoirs.

— Tenez-vous en aux termes du message et rendez-vous.

— Attendez, je vais en référer au Commandant du fort.

— J'attends. »

Dix minutes après la sonnerie retentit.

« A qui ai-je affaire ?

— A un officier français, je l'ai déjà dit.

— N'y a-t-il pas de terroristes avec vous ?

— Non, nous appartenons à l'armée française.

— Me donnez-vous votre parole d'honneur que nous ne serons pas massacrés et que nos blessés seront soignés ?

— Je vous en donne ma parole.

— Faites cesser le feu pour que je puisse donner les ordres nécessaires aux éléments en ligne.

— Je vais en référer au Colonel commandant les troupes.

— S'il est d'accord, envoyez un parlementaire à 19 h. 30, à 200 mètres au sud du fort, sur la route circulaire, avec un drapeau blanc. Il y rencontrera notre parlementaire portant lui aussi un drapeau blanc.

— Entendu. Je préviens le Colonel. »

Le Capitaine se rend auprès du Colonel qui lui dicte alors le message suivant :





« J'ai donné l'ordre de cesser le feu à 18 h. 45. Vous serez traités en prisonniers de guerre. Vos blessés seront relevés et soignés. »

Le Capitaine revient au téléphone où la conversation reprend :

« Voici la réponse du Colonel (le Capitaine transmet le message). Nous nous rencontrons à 19 h. 15 à l'endroit convenu. Il est 19 heures à ma montre.

— Entendu. Je fais cesser le feu. »

Muni d'une serviette blanche fixée à un bâton, le Capitaine se rend au fort en Jeep, accompagné d'un guide et d'une escorte comprenant deux officiers supérieurs et deux sous-officiers.

A l'entrée de la route conduisant au fort, la Jeep s'arrête. Un allemand sort du fort. Le Capitaine se dirige vers lui avec précaution, car la route est partout minée. Un officier allemand paraît alors, porteur d'un drapeau blanc et suivi de deux soldats. Après une courte présentation, il prie l'officier français de le suivre à l'intérieur du fort.

La porte d'entrée est en flammes et la cour intérieure encombrée de carcasses de véhicules tordues et calcinées. Pour entrer dans le fort même il faut se frayer un passage dans une galerie au milieu d'hommes étroitement serrés. Au poste de commandement, une cinquantaine d'officiers, de sous-officiers et de soldats sont entassés. Le Commandant du fort fait sortir tout le monde, à l'exception de quatre ou cinq officiers, pour discuter de la capitulation.

C'est dans ces conditions que fut conclue la reddition du fort d'ARTIGUES, l'un des forts de TOULON autour desquels s'était cristallisée la résistance allemande.



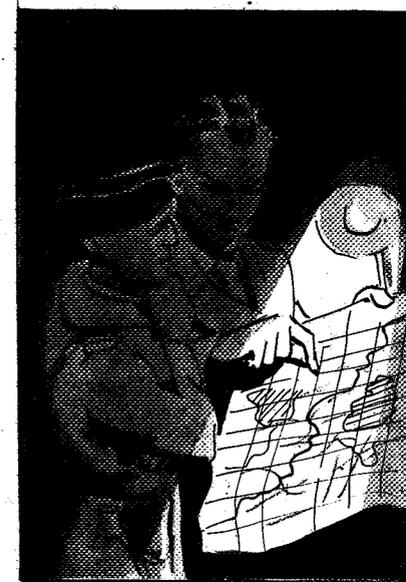
## 10. Le Génie bienfaisant

**L**E rôle des unités du génie n'est peut-être pas spectaculaire. Il n'en est pas moins important et la vie du sapeur n'en est pas moins pénible et dangereuse. On en donnera pour preuve le simple exposé suivant du travail d'une compagnie du Génie en opération.

Le 14 novembre 1944, à une heure du matin, le Lieutenant MARGUERITAT, commandant la Compagnie du Génie 71/1, est convoqué à LANTHENANS, au P.C. du Colonel commandant le N° R.I.C. Il y reçoit l'ordre de débarrasser le terrain de toutes les mines posées par nos soins pendant la période de stabilisation, afin de permettre le débouché d'une attaque.

L'ordre d'opération initial prévoyait l'accomplissement de ce travail en une journée. Il doit être terminé dans la matinée.

Plusieurs centaines de mines doivent être enlevées. On connaît leur emplacement, mais l'obscurité et la neige rendent les recherches difficiles. Deux ou trois barages sont sous les feux de l'ennemi. D'autre part, la compagnie a installé dans les bois, pour protéger notre front, une ligne d'abatis piégés. La neige a recouvert ces pièges, dont la neutralisation est des plus dangereuses.



Néanmoins, malgré les mauvaises conditions atmosphériques, malgré la réduction du temps imparti pour le travail, le 14 novembre à 10 h. 30, tous les champs de mines sont nettoyés. Trois brèches sont pratiquées dans les abatis, qui sont débarrassés de tous les pièges qui y avaient été posés.

Mais le véritable travail de déminage commence après le débouché de l'attaque. Les sections qui en sont chargées sont dirigées sur ECOT, VILLARS-S.-ECOT et COLOMBIER-FONTAINE. Ces trois villages constituent les principaux points d'appui de la résistance ennemie et l'allemand en a interdit les accès par des mines semées à profusion. Nos sapeurs y trouveront la TELLERMINE, la R.M.I. 43, la HOLZMINE, la mine S, la B2 italienne, des mines alliées récupérées, des grenades à manche, des grenades « œuf » et des « diables rouges » italiens.

Les détecteurs entrent en action. Beaucoup de mauvaises « touches », car la boîte de « beans » ou l'éclat d'obus donnent l'alerte comme une véritable mine. L'une d'elles vient d'être repérée. Un sapeur dégage la terre, cherche un point d'accrochage pour son grappin. Il agit avec précaution car la mine peut être piégée. Il étudie ses gestes,

son attention est soutenue. Il ne peut se laisser distraire et ne doit même pas sursauter si un obus éclate à côté, car le moindre faux mouvement peut lui être fatal. Il subit le feu de l'ennemi sans pouvoir répondre. Et pourtant, comme l'action le délivrerait de l'oppression qui l'étreint ! Les anciens, eux, mènent l'affaire plus rondement, malgré les conseils de prudence, au risque de commettre la faute qui leur sera un jour fatale.

Mais une autre besogne appelle les sapeurs, qui ont à recombler en trois points des brèches faites par l'ennemi dans les chemins en remblai. Pour un temps, ils abandonnent détecteurs et sondes. Armés de pelles et de pioches, ils rétablissent les communications. Le BULL-DOZER apporte son aide précieuse, les maisons détruites offrent, pour franchir la brèche, leurs poutres dont le transport doit être fait à bras d'hommes. La dernière pelletée n'est pas lancée que les half-traks, tirant chacun leur 57, franchissent les passages. La nuit tombe, les hommes se restaurent et s'organisent pour passer la nuit ; la neige, le froid, se font sentir cruellement.

Le lendemain, à l'aube, le travail de déminage reprend. Les uns après les autres, les obstacles disparaissent. Des pancartes « route déminée », des tresses blanches, des triangles rouges, des pancartes « mines », balisent les zones dangereuses. Les véhicules peuvent pousser vers l'avant.

Au cours de la journée, les missions de déminage affluent. Ici, il faut permettre le passage des ambulances d'évacuation et la section GUISET retire 80 mines sur

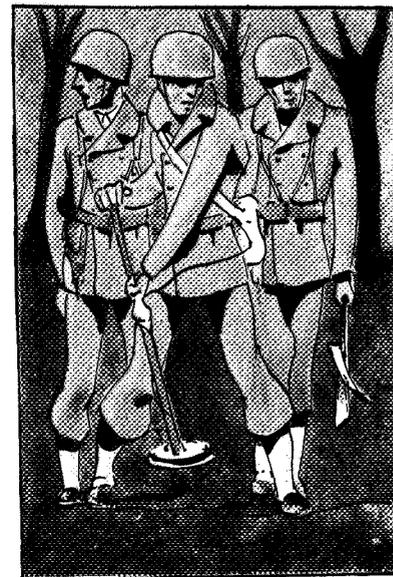
la piste de MAUCHAMP. Là, il faut préparer le passage des chars, en avant desquels doit opérer l'équipe de déminage. Plus loin les sapeurs pénètrent dans COLOMBIER-FONTAINE avec les premiers éléments de l'infanterie.

Mais tout ne va pas sans accident... Le sergent-chef BALME et le caporal PINTRAND, de la section TONNELIER, sont victimes d'une mine. Leurs corps, projetés en l'air, retombent affreusement mutilés.

Au cours des deux jours suivants, la progression est plus rapide. Les équipes de détection poussent sur ETOUVANS, BERCHE, VOUEAUCOURT, AUDINCOURT, VALENTIGNEY. L'ennemi, bousculé, n'a pas eu le temps de compléter ses barrages. Il faut cependant vérifier chaque carrefour, chaque entrée ou sortie de village, chaque point enfin où l'on sait, par expérience, que les allemands placent leurs engins.

Le 19, la compagnie se regroupe à VALENTIGNEY.

Pendant cette phase des opérations les sapeurs de la compagnie auront relevé 350 mines ou pièges ennemis et prospecté 140 kilomètres de routes et chemins.



## 11. Nos Filles

**L**e rôle utile et le courage de nos auxiliaires féminines, de nos « filles », sont souvent mis en doute tant les français sont, par tradition, sceptiques et railleurs en la matière. Mais loin du front seulement !

L'armée française, elle, est fière de ses conductrices ambulancières et quand d'aventure vous en rencontrerez dont la poitrine s'orne d'une croix, abandonnez alors toute ironie. Voici la simple histoire de deux d'entre elles dont les citations, dans leur sécheresse voulue, sont plus émouvantes qu'un long récit.

Madame ROUQUETTE, Suzanne, Marie-Louise, commandant la section de conductrices de la 2<sup>e</sup> Compagnie de Ramassage du 25<sup>e</sup> Bataillon Médical, a été nommée Chevalier de la Légion d'Honneur avec la citation suivante :

« Chef énergique et bienveillant, infatigable, exerce son commandement avec une maîtrise remarquable.

« Toujours la première aux endroits exposés et aux moments dangereux, a conduit ses filles, pendant l'opération de l'île d'ELBE, de TOULON et de la boucle du DOUBS, avec un cran et une simplicité qui ont fait l'admiration des combattants.

« A été grièvement blessée le 26 novembre 1944 à l'est de COURTELEVENT, au cours d'une mission d'évacuation.

« Capturée par un détachement allemand, a su, par son attitude et son sang-froid, en imposer à l'ennemi et contribuer à la restitution par celui-ci de six conductrices, dont trois blessées, et du corps d'un médecin-capitaine tué un instant auparavant.

« Ramenée presque mourante dans nos lignes, n'a cessé de s'inquiéter de ses conductrices blessées et des brancardiers prisonniers qui l'avaient pansée.

« Type émouvant et magnifique de femme soldat de la libération. Déjà titulaire d'une citation à l'ordre de la Division. »





Et voici la seconde citation, attribuée à Mademoiselle CABANES Marguerite, de la Croix-Rouge de TOULON :

« Ambulancière de la Croix-Rouge de TOULON qui a fait preuve des plus belles qualités de courage lors de l'entrée des troupes françaises dans cette ville. Ayant conduit les premiers chars français en déterrant elle-même les mines pour assurer leur passage, a aussitôt après repris sa mission d'ambulancière. Arrêtée dans TOULON par les allemands, menacée d'être fusillée, n'a dû son salut qu'au calme et au sang-froid dont elle a fait preuve en la circonstance. »



Un trait encore de la gentillesse courageuse de nos filles.

En un temps où la tenue américaine uniformise tous les combattants, les coloniaux, pour maintenir une tradition qui leur est chère, portent le bonnet de police bleu marine à passepoil rouge orné de l'Ancre du côté gauche. Ce couvre-chef est un symbole. Il faut, pour pouvoir l'arborer, être colonial ou reconnu digne de l'être.

La première section féminine arrivée à la Division en AFRIQUE DU NORD décida de ne porter ce calot qu'après l'avoir mérité. Mais, dès le premier baroud, nos filles avaient conquis de haute lutte leurs titres nobiliaires.

Les calots furent commandés d'urgence et remis au cours d'une gaie cérémonie où le courage guerrier se présenta — une fois n'est pas coutume — sous l'aspect de blonds visages aux sourires gracieux.



VI

Citations collectives de la 9<sup>e</sup> D. I. C.

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement  
Provisoire de la République Française, Chef des Armées,

Cite à L'ORDRE DE L'ARMÉE

2° BATAILLON DU 13° REGIMENT DE TIRAILLEURS SENEGALAIS

*« Unité ardente et magnifique, qui s'est couverte de gloire le 17 juin 1944, au cours des opérations de débarquement à l'île d'Elbe, sous le commandement du Chef de Bataillon Gilles, Chef prestigieux qui l'a formé à son image, a enlevé de vive force les positions fortifiées de la Marina Di Campo, couvertes par un profond champ de mines et d'épais réseaux. Attaquant à la grenade et au lance-flammes, a réduit successivement tous les blockhaus et s'est emparé des positions d'artillerie.*

*« Bien qu'ayant constaté l'échec du débarquement des vagues suivantes qu'un feu d'artillerie intense empêchait d'accoster, n'a pas désespéré et s'est lancé à l'assaut de la deuxième position arrachée de haute lutte. A continué la progression sans désemparer, et, après un combat farouche, a anéanti les défenseurs de la troisième position, coupant l'île en deux parties, bouleversant le système des feux de la défense et jetant le désarroi chez l'ennemi. A assuré ainsi par son intrépidité et son habileté manœuvrière le succès de l'opération. A laissé le terrain jonché de cadavres, fait plusieurs centaines de prisonniers et capturé 11 pièces d'artillerie, 15 mortiers et 55 armes automatiques ».*

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement  
Provisoire de la République Française, Chef des Armées,

Cite à L'ORDRE DE L'ARMÉE

6° REGIMENT DE TIRAILLEURS SENEGALAIS

*« Unité ardente et manœuvrière qui, sous les ordres du Colonel Salan, Chef  
d'une haute intelligence tactique, d'un courage et d'un sang-froid remarquables, a, dès  
son débarquement en France, conquis du 20 au 25 août 1944, en six jours de combats  
ininterrompus et d'une violence sans cesse accrue, les défenses nord-est de Toulon, reje-  
tant l'ennemi de Solliès-Ville, Solliès-Pont, la Farlède, la Valette, le poursuivant jusque  
dans la place et lui imposant au sixième jour de la bataille la reddition du fort d'Artigues,  
dont la chute marque un moment décisif dans l'enlèvement de la place forte ».*

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement  
Provisoire de la République Française, Chef des Armées,

Cite à L'ORDRE DE L'ARMÉE

PREMIER BATAILLON DU 4<sup>e</sup> REGIMENT DE TIRAILLEURS SENEGALAIS

*« Unité d'élite, galvanisée par son Chef, le Lieutenant-Colonel Gufflet, Officier Supérieur de très grande classe et d'une indomptable énergie. S'est déjà distinguée dans la conquête de l'Île d'Elbe. Vient à nouveau de donner la preuve de sa haute valeur combative et manœuvrière, le 24 août 1944, pénétrant dans Toulon par le nord, après de durs combats menés avec rapidité et la plus grande maîtrise, a enlevé le fort de la Tour-Blanche, sur le Faron, le stade Jaureguiberry et forcé l'entrée de l'Arsenal, faisant au total 400 prisonniers. Le 25 août, a conquis de haute lutte le Goulet de l'Arsenal et grâce à l'action énergique de la 1<sup>re</sup> Compagnie s'est emparé, sans coup férir, des bastions avancés du fort de Malbousquet. A, du même élan, attaqué le fort lui-même, contraignant à la capitulation la garnison comprenant 1.400 combattants et 400 civils allemands. A eu le cinquième de ses effectifs mis hors de combat ».*

VII

Propositions de Citations collectives

PROPOSITION DE CITATION  
A L'ORDRE DE LA NATION AMERICAINE

EN FAVEUR DU RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE DU MAROC

« Le Régiment de reconnaissance de la 9<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale, splendide Unité aux ordres du Lieutenant-Colonel Le Puloch, Officier Supérieur de très grande classe et d'une indomptable énergie.

« Après s'être illustré pendant la guerre 1914-1918 (11 citations à l'armée. Légion d'Honneur), au cours de la pacification du Maroc et de la campagne 1939-1940, s'est à nouveau distingué au moment du débarquement en France, en imposant le 28 août 1944, la reddition de la Presqu'île de Saint-Mandrier, dernier épisode de la chute de Toulon.

« A contribué en septembre, dans la boucle du Doubs, à assurer la couverture des avances de la crête du Lomont.

« Le 17 novembre, après la rupture, par la Division, du dispositif ennemi dans la région Hérimoncourt-Glay, s'est engouffré dès le soir dans la brèche faite et, de nuit, malgré mines et barricades défendues, a entamé une exploitation qui devait le conduire jusqu'au Rhin et aux lisières de Mulhouse.

« A enlevé de vive force le 18 au matin Delle, point de passage essentiel, y faisant trois cents prisonniers.

« Poursuivant sans arrêt, a franchi la Largue à Seppois, rentrant ainsi le premier en Alsace et s'emparant de 2 canons de 88 m/m, d'un nombreux matériel et de plus de cent prisonniers, dont quinze officiers.

« Continuant sa mission, a poussé sans désemparer jusqu'au Rhin qu'il a atteint le 19 au matin à Kembs, entamant ensuite le débordement de Mulhouse par le nord-est et atteignant Battenheim.

« Malgré l'infériorité de ses moyens, a assuré enfin la couverture d'une partie du dispositif en s'engageant sans restriction les 20 et 21 à Suarce et le 24 à l'Ile Napoléon et à Habheim contre une Infanterie mordante disposant de chars lourds.

« A ainsi clos cette chevauchée qui demeurera dans l'Histoire Militaire de cette campagne et renoue splendidement avec les traditions glorieuses du Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc de la Grande Guerre ».

PROPOSITION DE CITATION A L'ORDRE DE L'ARMEE

DU 6<sup>e</sup> REGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

« *Splendide Régiment issu du 6<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais, cité à l'ordre de l'armée à Toulon. Formé, en peu de temps, de jeunes volontaires ardents et enthousiastes, a tout de suite confirmé, grâce au dynamisme de cadres magnifiques, des traditions de courage et d'héroïsme.*

« *Commandé par le Colonel Salan, brillamment secondé par les Lieutenants-Colonels Dessert et Gauvin, les chefs de Bataillon Communal et Gracieux, a fait l'admiration de tous au cours de trois mois de combats et de succès ininterrompus.*

« *Du 14 au 18 novembre 1944, dans la boucle du Doubs, a conduit contre un ennemi solidement retranché, protégé par des champs de mines serrés, un combat acharné, surmontant toutes les résistances, détruisant deux Bataillons allemands et s'emparant de haute lutte d'Ecot, de Vermondans et de Colombier-Fontaine; poursuivant l'adversaire l'a chassé de Valentigney et d'Audincourt.*

« *Après s'être frayé un passage à Rechesy sur la route d'Alsace, arrive au Rhin le 22 novembre et fait tomber tour à tour les bastions allemands de Village-Neuf et d'Uningue. Le 10 décembre enfin, par une manœuvre habile et audacieuse, conquiert Lœchle et l'usine de Kembs, réduisant la défense maison par maison et capturant un Bataillon de la Wehrmacht.*

« *A fait preuve au cours de ces actions éclatantes d'un esprit de sacrifice et d'une tenue au combat qui le placent au rang des plus vaillantes unités de l'Armée Coloniale ».*

## PROPOSITION DE CITATION A L'ORDRE DE L'ARMEE

### ETABLIE EN FAVEUR DU REGIMENT DE CHASSEURS DE CHARS

*« Splendide Régiment de Chasseurs de Chars. Sous les ordres du Lieutenant-Colonel Charles, aux magnifiques qualités de Chef, a participé brillamment à la prise de Toulon. S'est à nouveau distingué au cours des opérations du Doubs et de la Haute-Alsace.*

*« Pendant la phase de rupture de la position ennemie du 14 au 17 novembre 1944, dans la boucle du Doubs et entre le Doubs et la frontière Suisse, a constamment appuyé l'infanterie au plus près, faisant preuve de la plus belle camaraderie de combat.*

*« Au cours de la période d'exploitation, ayant reçu la mission de tenir ouvert l'axe de communications Delle-Seppois, s'est emparé le 20 novembre, malgré une vive réaction de l'ennemi, des villages d'Uberstrass, Largitzen, Friesen et Hirzbach. Soumis les 21 et 22 novembre à Friesen à deux violentes contre-attaques ennemies appuyées par des chars «Jagd Panther», s'est accroché au terrain conquis et l'a conservé victorieusement, puis reprenant sa progression, a assuré à Dannemarie la liaison avec les Divisions blindées voisines.*

*« Un de ces détachements opérant avec le R.I.C.M., dans sa marche victorieuse vers le Rhin, a chassé l'ennemi de Seppois le 19 novembre et pris une part glorieuse à l'affaire de Battenheim, au nord de Mulhouse, le 21 novembre 1944.*

*« Le R.C.C.C., appuyant le 6<sup>e</sup> R.I.C. vient de contribuer de façon décisive à l'enlèvement de Village-Neuf, de Hunningue et Lœchle. A Grun, dans la forêt de la Hardt, ces équipages ont fait l'admiration de leurs camarades de combat.*

*« Depuis le 14 novembre, imposant à l'ennemi sa supériorité, le R.C.C.C. lui a infligé de lourdes pertes, détruisant quatre «Jagd Panther», deux chars «Panther» et plusieurs pièces d'artillerie et mettant hors de combat un grand nombre de fantassins.*

*« A conquis l'admiration de toutes les unités avec lesquelles il a été engagé ».*

PROPOSITION DE CITATION  
A L'ORDRE DE L'ARMÉE

EN FAVEUR DU 111<sup>e</sup> GROUPE DU REGIMENT D'ARTILLERIE COLONIALE DU MAROC

*« Magnifique unité qui, sous les ordres du Chef d'escadron Bourgoïn, n'a cessé de faire preuve de l'ardeur la plus combative, cherchant toujours à frapper l'adversaire et prêt à tout instant à apporter à l'Infanterie le soutien le plus précieux. Par ses qualités techniques, la valeur de son observation, le courage de ses détachements de liaison toujours en premières lignes et souvent se battant corps à corps, a su en toutes circonstances, dans le minimum de temps, accabler l'ennemi sous des feux précis et puissants. S'est particulièrement distinguée dans la boucle du Doubs, à Rechesy et sur le Rhin ».*

---

PROPOSITION DE CITATION  
A L'ORDRE DE L'ARMEE

EN FAVEUR DE LA COMPAGNIE DU GENIE 71/3.

*« Magnifique Unité qui, sous les ordres du Capitaine Duchet-Suchaux, n'a cessé de rendre les plus grands services. A exécuté de façon impeccable tous les travaux du Champ de Bataille qui lui ont été demandés. Le 14 novembre 1944, au cours de l'offensive dans la boucle du Doubs, a déminé dans la neige pour permettre le débouché de l'Infanterie. A fait preuve au cours de ces actions d'un mépris total du danger, se portant sans cesse en avant avec les premiers échelons de l'infanterie pour remplir les missions délicates et dangereuses qui lui étaient confiées ».*

---

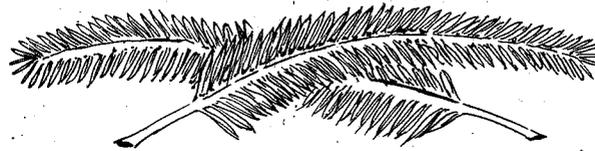
PROPOSITION DE CITATION  
A L'ORDRE DE L'ARMEE

EN FAVEUR DE LA 3<sup>e</sup> COMPAGNIE DE RAMASSAGE DU 25<sup>e</sup> BATAILLON MEDICAL

*« Magnifique unité qui, sous les ordres du Médecin-Commandant Lartigau, s'est dépensée sans compter pour assurer l'évacuation des blessés dans les meilleures conditions. A exécuté toutes les missions qui lui étaient confiées sans tenir aucun compte du danger. S'est particulièrement distinguée au cours de l'évacuation d'Ecot, sur des chemins obstrués de mines.*

*« Au cours de l'offensive dans la boucle du Doubs, a suivi au plus près l'Infanterie malgré les mines et les réactions de l'Artillerie ennemie. Sur le Rhin, a toujours assuré son service de façon parfaite n'hésitant pas à circuler sur des routes peu sûres pour assurer les évacuations dans le minimum de temps ».*

NEUVIEME DIVISION D'INFANTERIE COLONIALE  
CITATION



le ..... Commandant le .....

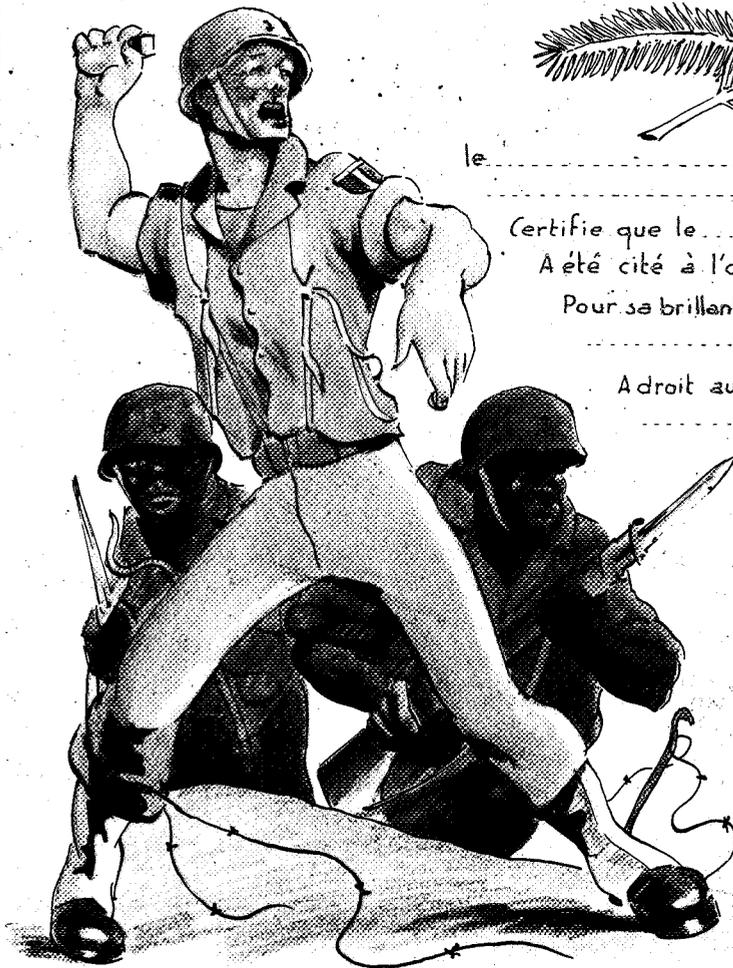
Certifie que le .....

A été cité à l'ordre de .....

Pour sa brillante conduite au cours des opérations de .....

Adroit au port de la Croix de Guerre avec .....

P.C. le .....  
Signature et cachet



Section dessin &

VIII

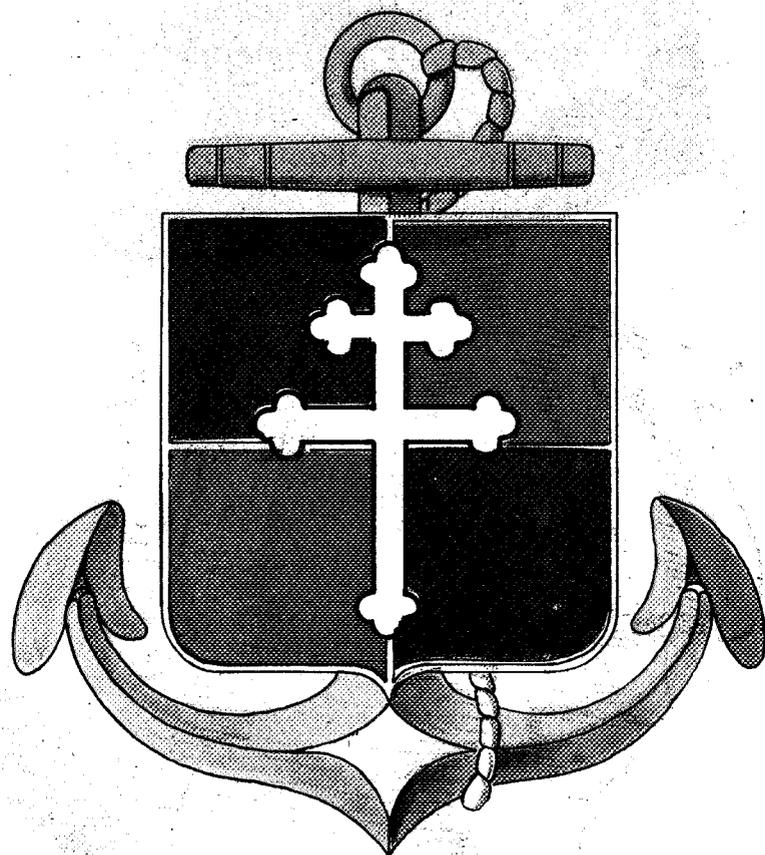
L'Insigne Divisionnaire.

L'insigne de la 9<sup>e</sup> D. I. C. a été conçu et créé en ALGERIE pendant la période de formation de la grande unité.

Il comporte une ancre sur laquelle s'inscrit un écu de FRANCE à quatre quartiers aux couleurs inversées de gueule et d'azur surchargé à croix de lorraine treflée.

Très simple de composition, il évoque l'essentiel : l'Ancre traditionnelle des Coloniaux, le bleu et le rouge couleurs de l'Arme et la Croix de Lorraine symbole de ralliement à la cause du Général de GAULLE.

Il a été édité en FRANCE par la Maison AUCIS, orfèvre à LYON.

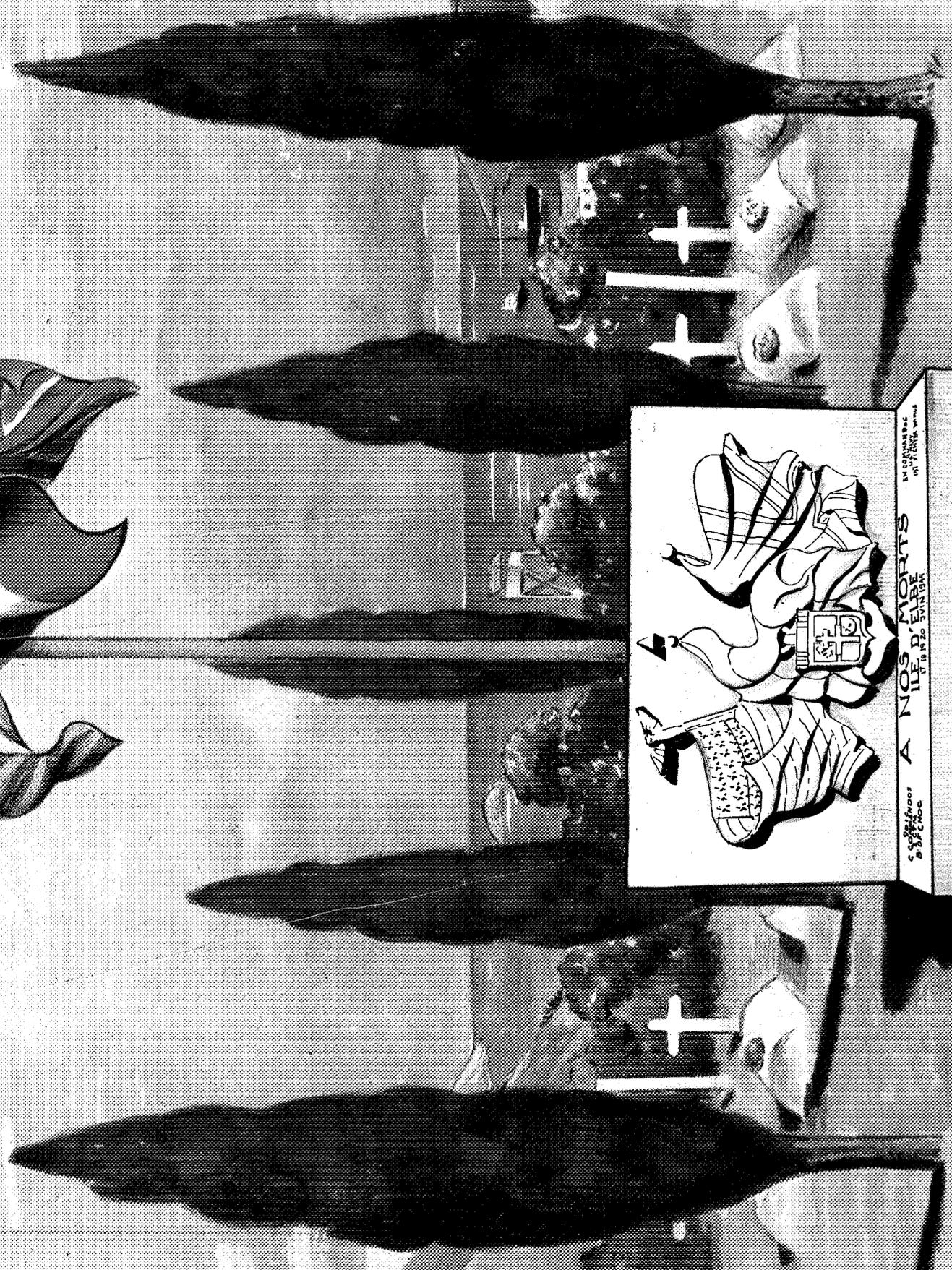
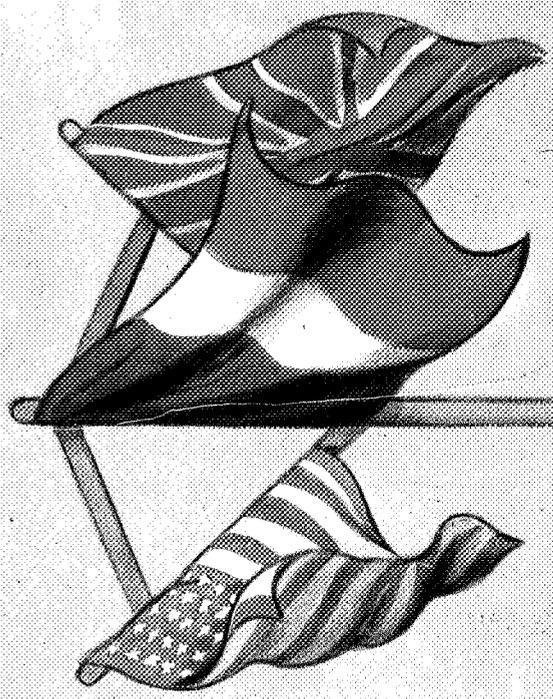




IX

In Mémoriam!

In Memoriam



A NOS MORTIS  
ILE D'ELBE  
17 18 22 50th DIV.  
in memoriam

**S**UR la route du retour, de la mer ensoleillée aux bords glacés du RHIN, nos morts jalonnent le long parcours.

Morts de l'Île d'ELBE, dans leur cimetière marin, sous le ciel de lumière. Morts de TOULON, fraternellement mêlés à ceux dont ils aidèrent à libérer le sol ancestral. Morts du JURA, dormant au flanc de la montagne, où le noir des sapins, tranchant sur la neige blanche, associe la nature à notre deuil. Morts pour l'ALSACE enfin, qui, eux, connurent la joie suprême de revoir, des premiers, la plus chère de nos provinces.

A vous tous, ô nos morts, nous conservons notre fidélité ! Vos ombres restent avec nous. Et quand nos rangs défilèrent sous les arcs triomphaux, aux accents de la marche guerrière, notre joie sera grave, assombrie par le souvenir. Car c'est à vous, à travers nous, qu'iront les cris de la foule enthousiaste. Car c'est à vous, bien plus qu'à nous, que la Patrie émue dédiera sa piété.

O nos morts, dormez en paix ! Nous fûmes ensemble dans la peine. Nous resterons ensemble dans l'honneur !



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE MÉMORIAL  
A LA GLOIRE DE LA 9<sup>e</sup> D.I.C.  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GIRAUD-RIVOIRE A LYON  
ET SUR MAQUETTE DE LA SECTION DESSIN

100 EXEMPLAIRES  
SUR PAPIER BLANC OFFSET PONT DE CLAIX  
NUMÉROTÉS DE 1 A 100  
constituant l'édition originale.

5.000 EXEMPLAIRES  
SUR PAPIER BLANC OFFSET NAVARRE  
NUMÉROTÉS DE 101 A 5.100  
constituant l'édition de luxe  
25.000 exemplaires constituant l'édition courante.